Illinois U Library

NUMERO 84 9 JUIN 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

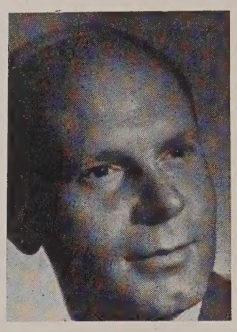
LE CARREFOUR DE LA DÉSOLATION

ROMAN INÉDIT
DE MARC BLANCPAIN

I

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

MARC BLANCPAIN



MARC BLANCPAIN appartient à cette catégorie de romanciers, nombreux en France, dont l'œuvre plonge ses racines dans la province où ils ont passé leurs premières années. Et la sienne est tout imprégnée du parfum des forêts et des herbages qui entourent Nouvion-en-Thiérache où il naquit en 1909. Après des études à Laon, à Nancy et à Paris, Marc Blancpain est nommé professeur à l'École internationale de Genève, puis au Lycée français du Caire. Officier d'infanterie, il est fait prisonnier en juin 1940 et passe trois années dans un oflag d'Allemagne. Ces loisirs forcés lui permettent de mûrir une œuvre littéraire importante. Car du temps de sa captivité il rapporte le Solitaire, que l'Académie française couronne en 1945 de son Grand Prix du roman, et les Contes de la lampe à graisse (livre auquel le prix Courteline est décerné en 1946). D'année en année suivent d'autres romans ou recueils de nouvelles : Catherine, les Belles Amours, Maturité, la Maison du Bon Dieu, les Fiancés d'Olomouc... Mais cette fécondité littéraire vient, en fait, doubler une grande activité de journaliste et d'administrateur. En effet Marc Blancpain est depuis la libération secrétaire général de la célèbre Alliance française, qui envoie dans le monde entier conférenciers et professeurs. Et c'est à ce titre qu'il ne cesse de voyager et de parcourir les contrées les plus lointaines. Mais on verra par le roman inédit que nous présentons aujourd'hui à nos abonnés que la Thiérache continue à occuper dans son cœur une place de prédilection.

LE CARREFOUR DE LA DÉSOLATION

Roman inédit de
MARC BLANCPAIN

Illustrations de
LUCIEN BOUCHER

I

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1951 by Marc BLANCPAIN.

Supplément au N° 295 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

LIVRE PREMIER : ENFANCE

Sans fin ni cesse, depuis les derniers jours de septembre le vent accourait du fond des plaines. Ils avaient pris l'habitude de marcher en bombant le dos, genoux fléchis et le cou à l'horizontale. Sur les 3 heures, une grande pluie flasque, par larges gifles, essayait, mais vainement, d'abattre l'obstination du vent. Eux, ils rentraient les épaules et marchaient plus vite, les yeux mi-clos et aveuglés ; la toile noire de leurs bourgerons luisait comme l'écorce des ormes.

— Qu'est-ce que nous avons fait au bon Dieu ? grondait le plus ancien.

Et le rire de Ludovic, vite emporté, déchiré, dispersé, lui parvenait comme une réponse du Diable.

★

Derrière lui, Ludovic repoussait la porte avec soin, puis il se baissait pour rajuster la serpillière. La maison regardait le couchant et la pluie la prenait hardiment de plein fouet ; le vent sifflait, la nuit, sur la pente suraiguë du toit d'ardoises.

Dans le bas de la ville, entre les deux ponts de briques, l'Oise était grosse et jaune ; elle noierait peut-être la Grand'Place, comme en 1906.

Ludovic posait sa casquette sur la chaise et se débarrassait de son bourgeron, puis de sa chemise. Dans la pénombre son grand corps blanc luisait un inst comme une apparition. Pendant qu'il se bouchonn son sourire crispé découvrait, sous la moustache rou ses dents claires. Il enfilait un tricot, retirait chaussures, poussait ses pieds nus dans des sabots b secs de frêne blond. La chaise, sagement, avait eu l de l'aider.

Quand une bourrasque plus violente faisait frémir vitres, Ludovic demeurait immobile ; et la joie dila sa poitrine si la porte se mettait à trembler, seco par l'impatience maladroite d'une main invisible.

— Quel damné temps !

Là-bas — bien loin, semblait-il, dans l'ombre du l qu'éclairait à peine un reste de jour blême — les jo du poêle s'arrondissaient comme celles d'un gros enfa Ludovic s'approchait. Il étendait les mains et ouv les jambes. Demi-tour, et il se penchait en arrière p rôtir ses reins, ses omoplates, sa nuque. La vap montait. Ludovic remuait lentement les bras comme nageur qui se laisse porter.

Auberte n'avait encore rien dit. Elle ne parlait jan la première.

— Alors ? interrogeait-il en se redressant, et con si, enfin, il avait repris pied.

— J'ai mal !

La réponse était véhémente.

— Quelque part dans le ventre, les femmes toujours mal, disait-il ; et ce n'était pas lui qui par mais sa défunte mère et telles ou telles mame gonflées de vieille sagesse indifférente.

Ludovic écartait les jambes pour se sentir de meilleur appui. La pluie tombait moins dru ; une vague blancheur naissait sur le ciel bas ; la voix du vent s'étouffait. Sur la route, ils étaient tous passés. La plaine se dessuyait dans un grand silence chuintant.

Le monde allait s'abîmer tout entier dans la nuit noire.

★

Auberte, ce soir-là, était dans le fauteuil d'osier ; les doigts crispés sur les accoudoirs, on voyait saillir, blancs, les os de ses mains délicates. Elle tirait sur ses bras. Le masque amaigri et jaunâtre posé depuis des mois sur la douceur de son visage de blonde reluisait.

Ludovic prit la lampe par la tige, à plein poing, l'éleva très haut, s'approcha. Les yeux agrandis d'Auberte étaient pâles et verts comme les eaux d'un étang.

— Tu as mal...

— Plus que jamais.

— A quel endroit du ventre ? demanda-t-il après un long silence et d'une voix qui tremblait presque.

— Partout. Au bas des reins, surtout.

Une lueur d'effroi assombrit ses yeux, un spasme de souffrance agrandit ses prunelles : elle renversa le cou et tira plus durement sur ses bras. Il fit demi-tour et vint reposer la lampe sur la table.

— Je souffre comme une bête... Va les chercher !

Il lui tournait le dos. Il ne dit rien et suspendit son souffle. La lumière de la lampe dessinait devant elle, formidable et menaçant, le grand corps immobile.

— Pour l'amour de Dieu..., supplia-t-elle ; et sa tête roula sur son épaule gauche et elle se mit à geindre d'une voix de vieille ou d'enfançon, chevrotante, faiblarde, lamentable.

L'homme haussa les épaules, deux fois, trois fois, accablé. La question qu'il s'était juré de poser — tout se passait comme il l'avait souhaité depuis des mois — lui restait dans la gorge et l'étranglait. Auberte s'était tue. Mais elle respirait en sifflant.

Brusquement il courut vers la porte et l'ouvrit. La maison embarqua un paquet de pluie et de vent. Ludovic s'élança dans la nuit.

★

Ils remontèrent tous les trois dans la carriole du médecin Loriot. La sage-femme, sous un grand châle noir tricoté qui lui couvrait la tête et les épaules, se tenait raide comme une statue de bois. Elle se taisait, mais ses lèvres remuaient.

— Tu fais une neuvaine ? demanda Loriot en ricanant.

Elle ne répondit point, se tint plus droite et parut plus grande encore. Elle avait mis tant d'enfants au monde, et au prix de telles douleurs des femmes, qu'elle détestait sauvagement les hommes, leur odeur, leur rire, l'épaisseur de leurs muscles. Loriot se penchait sur les guides ; il portait capuche cirée comme un marin, mais on voyait quand même pointer son ventre.

— Tu n'as pas de chance, Ludovic, dit-il, tu fais pleuvoir à chacun de tes grands événements... Je me souviens, c'était le même temps de cochon quand je suis monté à la Désolation, voilà vingt-quatre ans bientôt, pour t'aider à sortir du ventre de ta mère. Cette sorcière, ajouta-t-il en se penchant vers la sage-femme, pourrait en témoigner.

La grande femme leva le front vers le ciel obscur et se signa pour conjurer le sort.

— Il pleuvait le jour de ton mariage, poursuivait le médecin, et voici...

La jument fit un brusque écart.

— Qu'a-t-elle vu, la carne ?... Et vous deux, qu'avez-vous vu ?

Loriot parlait très haut comme quelqu'un qui a peur. La sage-femme, sans répondre, se signa de nouveau.

— Acré sorcière !

Il se forçait à rire. Le rire tombait de sa bouche, rebondissait sur ses trois mentons et sur son ventre et venait se perdre et comme se noyer dans la couverture. Une énorme meule, chapeau pointu et panse ronde, semblait venir sur eux ; la route s'infléchit... Ils étaient sur le plateau, et le vent se mit à courir plus vite et à se plaindre. Ludovic redressa les reins, frotta ses mains, étendit puis ramena ses jambes.

— Comme tu es jeune, dit le médecin. (Il paraissait rêver à haute voix.) Il me semble que c'était hier que je montais à la Désolation pour te prendre par la tête...

Il se pencha, en ouvrant ses courtes cuisses, et pour mieux y voir.

— ... Et à présent, il s'agit de ton fils ou de ta fille...

Le vent l'empêcha d'entendre l'éclat de rire de Ludovic.

★

L'enfant poussait vite.

Le surlendemain de sa naissance la vieille mère d'Auberte, la veuve de ce forgeron qui s'était rendu célèbre (avant de devenir riche) en ouvrant de ses mains un fer à cheval tout neuf, était venue de Noyales. Propre comme un sou dans ses robes et ses caracos de satinette noire, trotteuse, l'œil vif et le nez pointu, grassouillette, elle ressemblait à une souris. C'était elle qui allumait et gardait le feu, tirait l'eau, lavait le carreau, changeait l'enfant, courait aux commissions et faisait bouillir la marmite.

Auberte s'attardait au lit, comme Loriot le lui avait dit. La vieille enrageait :

— Tu ressembles à ton père : forte et lente ; le médecin aurait pu garder son conseil ; avec des bêtes comme vous, ce n'est pas la bride qu'il faut, mais le fouet !

Ces paroles semblaient glisser sur les joues reposées, lisses et fraîches, de la blonde Auberte. Le sein qu'elle donnait à son fils, si clair et si gonflé, mettait dans la maison une tache de soleil. Auberte baissait la tête et souriait, et quelque rayon d'azur, toujours, semblait tomber sur sa bouche. La vieille suspendit son trot et ses paroles pour regarder sa fille :

— Comme tu es belle !

Elle repartit, et ses gestes se précipitaient furieusement :

— ... Et ce grand malavisé ne semble pas te voir. Ni toi ni l'enfant. Qu'est-ce qu'il rumine ? Il maigrit. N'est pas malade, dis ? Semble aussi sombre qu'un curé...

Auberte ne répondait jamais et elle paraissait si simplement heureuse et si calme que la vieille se taisait et ne poussait jamais plus avant ses questions.

Ludovic ne rentrait qu'à la nuit tombée. Il mangeait vite et se couchait tôt. C'était vrai qu'il avait maigri, mais quand, devant la bouche du poêle, il ôtait sa chemise en levant les bras, son torse blanc, large et haut, noueux, épais, mais élancé, faisait dire à la vieille, qui s'arrêtait bouche bée :

— Vous avez tout pour être heureux...

Ils n'étaient pas heureux. Lui surtout.

★

L'enfant, après la tétée de 7 heures du soir, s'endormait toujours bien sagement ; il suffisait d'écarter la lampe et de baisser sa flamme. Auberte prenait alors son cabas et descendait à Guise pour faire rapidement ses emplettes.

Comme elle remontait, ce soir-là, elle vit, en s'engageant sur le sentier de la maison, que les fenêtres étaient bien éclairées. Elle prit peur ; son cœur se mit à battre ; elle s'arrêta d'abord une seconde, puis courut à toutes jambes. Elle ne quittait pas des yeux ses croisées : la lampe n'était plus sur la table, on venait de

la lever et sa lumière s'éloignait vers le fond de la pièce. Auberte ralentit. Ça ne pouvait être que Ludovic, rentré plus tôt qu'à l'accoutumée. L'autre était loin, parti Dieu sait où depuis que le canal était ouvert aux bateliers. Mais si c'était lui, quand même ? Bouche ouverte, et le front rouge soudain, Auberte, de nouveau, s'arrêta.

La nuit, grise et bleue comme une perle, douce, annonçait déjà le printemps. Un souffle chaud et silencieux venait de la plaine endormie. De tous les côtés l'étendue paraissait sans mesure. La jeune femme sentit ses jambes se dérober sous elle et elle porta la main à son cœur.

Deux hommes allaient, derrière elle, sur la route. On entendait leurs brodequins ferrés attaquer le gravier, et le son ouaté de leurs voix. Auberte reprit sa marche; lentement, posant à peine le talon sur la cendrée du sentier, l'oreille tendue, la respiration suspendue. Arrivée dans la cour elle prit sur la gauche pour éviter le regard de ses fenêtres et aborda sa porte de côté, comme une voleuse.

Sur le seuil elle prêta l'oreille. Pas un bruit. L'enfant dormait et l'inconnu restait immobile. Il tenait la lampe, pourtant, car la lumière tanguait légèrement. Auberte posa la main sur le loquet, le souleva lentement, poussa la porte, avança la tête.

C'était Ludovic. Il se tenait penché sur le berceau. Sa main droite s'appuyait au dos d'une chaise, la gauche levait très haut la lampe. Auberte voyait, franchement éclairés, ses cheveux drus, son nez lourd, sa bouche contractée par l'attention. Il cherchait des signes sur le visage de l'enfant, et il y mettait une telle passion anxieuse que des gouttes de sueur brillaient sur son front bas.

★

Le printemps était là. Les dernières giboulées s'enfuyaient avec mars. Sur la plaine, le blé et les avoines poussaient à l'envi et des files de femmes, un mouchoir sur la tête, se penchaient sur les rangs de betteraves. Leurs voix aiguës peuplaient l'espace. Quand, le soir, elles abandonnaient l'ouvrage, des corbeaux, par centaines, s'abattaient sur les terres.

Les jours s'allongeaient et les soirées devenaient plus molles. Il arrivait que les fumées du Familistère, celles des filatures et même celles des maisons s'attardassent, paresseuses et incertaines, au-dessus de la ville. Des hauteurs de la Désolation on aurait cru, parfois, qu'on pouvait les toucher du doigt. La vieille tour de brique de l'ancien château montait la garde.

Presque tous les soirs, Ludovic mangeait seul parce qu'il rentrait après la dernière tétée, celle de 10 heures, et qu'Auberte était couchée. La toile cirée, l'écuelle et la cruche l'attendaient sous la lampe, dont la mèche surbaissée charbonnait sous la flamme bleue. Sa potée était au chaud dans le four du poêle.

Auberte poussait un grand soupir et se tournait sur le côté quand il s'allongeait auprès d'elle. Il disait ses prières et le « shuit-shuit » de ses lèvres faisait serrer les dents de la jeune femme. Depuis qu'elle avait quitté le pensionnat, Auberte ne priait plus ; elle était de la race de ceux qui moquent les curés, leurs habits noirs, leur figure trop maigre ou trop grasse, leurs vieilles bonnes et la gravité de leur mine et de leurs gestes.

Ludovic était payé par la commune pour tenir en état le cimetière de la Désolation ; c'est dans ces jours de l'avant-printemps qu'il convient de sarcler, de désherber, de planter et de relever les ruines accumulées par les longs hivers pourris ou furieux.

★

Ça faisait bien longtemps, trente ou quarante ans peut-être, qu'on n'y enterrait plus personne au cimetière de la Désolation.

Les gens de la ville avaient un large enclos dar vallée, avec une allée de sable jaune pour le corbi et un Christ en croix que regardaient deux pleur de pierre bleuâtre ; les gens du faubourg montan cette double file de corons de briques qui s'élèv l'Oise au Carrefour — avaient pris l'habitude de reposer leurs défunts avec les citadins ; et quand qu'un mourait dans une ferme ou dans une ma de la plaine, on ne prenait plus le temps, après la m de le remonter jusqu'à la Désolation : on l'enterrait les autres.

L'enclos de la Désolation était étroit et tout en gueur, entre une haie d'épines et un mur en ruine jamais les sapins et les ifs qu'on avait plantés sommet n'avaient voulu grandir : le grand vent plaine les malmenait trop durement.

Les tombes dataient d'un temps — le temps Badinguet, au moins — où les gens du faub montant, parce que le peuple ouvrier croyait enco Dieu et à ses saints, entretenaient une chapelle et desservant. Mais aucun de ces pauvres tisserands n'a réussi à faire souche au pays ; la chôme les cha les uns après les autres ou bien la grande ville appelait ; les croix, qu'on n'avait jamais repei pourrissaient par le pied et s'écroulaient. Le chienc l'herbe-à-Robert, les fléoles et les plantains, et, au de la haie, les hautes épilobes rouges poussaient g reusement. Quand venait le mois de mai, Lud fauchait tout ça, à grands coups.

— Si je laissais venir en graine toute cette sa disait-il, j'aurais dix fois plus de travail sur le r

Le reste c'était, à l'entrée, trois longs rangs de tor toutes semblables où reposaient des Mobiles de l Ludovic sarclait soigneusement leurs allées et, tous printemps, il y semait du mâchefer.

La commune acceptait de payer, car il était entendu que « ceux-là étaient morts pour nous ».

★

De ces jours de l'avant-guerre, de ces jours si ca et dont il croit qu'ils furent heureux, de ce temps l et bleu comme un lac il reste fort peu de choses la mémoire de l'enfant. Robert est né en 1909, et la fin de septembre. Un bruit, pourtant : le grincer de la vieille porte du cimetière quand, le soir, Ludo son père, l'ouvrait puis la refermait derrière lui.

Aujourd'hui la porte neuve du cimetière de la D lation ne crie plus. On a trop souvent l'occasion l'ouvrir. Les tombes y sont si nombreuses qu'il a abattre le mur, arracher la haie et gagner sur labours. Ce sont d'abord les croix et les stèles blan des soldats de la France, puis, plus loin, de lourds m ticules carrés où s'entassent ceux dont on ne con point les noms ; plus loin encore, comme une f brûlée, les croix noires des Allemands ; pour un on verrait monter leurs rangs pressés jusqu'à la co de l'horizon.

★

Il y eut un matin où Ludovic ne fut pas le pre levé. Bien avant le jour, Auberte avait déjà mis le à passer, coupé les tartines, monté de la cave le be le marolle et le cidre. Puis, comme Robert s'ag dans son petit lit, s'inquiétait, multipliait les questi menaçait de crier ou de pleurer, elle l'avait levé, avait torché le museau et passé sa chemise, ses ch settes et son pantalon.

— Va jouer dehors, l'air du matin fait du bien !

Tout rouge, et gros et lourd comme un potiron soleil du mois d'août venait d'apparaître derrière maison.

— Qu'est-ce qu'il a, papa ?

Ludovic avait enfilé son pantalon le plus rapiécé, pantalon hérité du forgeron de Noyales et si large

nture qu'il devait nouer une corde sur ses reins pour retenir. Il s'en était allé jusqu'au bout de la cour. delà du cimetière, entre la fourche des routes et delà de cette fourche, vers Saint-Quentin comme s Laon, la grande rousseur des blés mûrs et le sage gnement des betteraves s'étendaient.

— Les femmes finiront la moisson, Dieu sait comme ! ais nous serons rentrés pour les betteraves.

Jamais Guise n'a été plus gai que ce jour-là, Robert n souvient très bien. Comme au jour de la ducasse, plus nombreux encore, les drapeaux flottaient aux nêtres. Tous les hommes portaient des cocardes ainsi e des conscrits qui reviennent de tirer au sort. Pournt ils n'étaient pas en habits des dimanches ; on rait dit que le jour de fête les avait surpris en maine. Beaucoup étaient venus des villages de la aine et de la vallée, et même des bocages de Thiéche ; ils s'étaient mis par quatre et marchaient en dence, en chantant. Le bruit courait que quelques taminets débitaient pour rien de la bière et du cidre tonneau.

Robert aurait bien voulu s'attarder à cette fête, mais mère le tenait ferme par la main et elle allait, ne mblant rien voir, rien ni personne ; le large dos de udovic les précédait. Elle levait le menton. Elle serrait s dents. Ses yeux bleus, trop secs, étaient devenus ris.

Plus on approchait de la gare, plus la foule était evenue dense et joyeuse. Plus le père allait vite, aussi. a fatigue et l'étonnement éblouissaient Robert ; il lemanda à sa mère de le porter dans ses bras. Elle le rit ; il put tout voir ; c'était vivant, chaud, lumineux, agité comme ne le sont jamais, aux jours les plus radieux, les champs les plus riches.

C'est à peine s'il reconnut la gare, où pourtant il venait tous les dimanches avec sa mère pour se rendre à Noyales « chez la Grand' ».

Elle aussi, la gare, elle avait pavoisé. Et elle semblait d'autant plus belle qu'on ne pouvait l'approcher : une haie de fil de fer et de branchages — comme celle qui entoure le carré du bal à la ducasse — coupait la place en deux ; des gendarmes gardaient les issues de cette haie et on les entendait crier :

— Les hommes seulement !

En deçà, Ludovic, enfin, s'arrêta. Il tourna la tête de tous les côtés, le regard perdu comme celui d'un homme ivre. Auberte avait remis Robert sur ses pieds, et l'enfant, accroché aux jupes maternelles, effrayé, abandonné, s'était mis tout doucement à pleurer.

Auberte jeta les bras autour du cou de son mari.

— Pas de comédie, dit-il à voix basse, pas de comédie !

Mais il n'osa point la repousser. Elle pleurait. Son visage gonflé n'avait plus aucune beauté. Ce fut sans doute par pitié qu'il lui rendit ses baisers. Puis il se redressa, fit un pas en arrière, d'un coup d'épaule rejeta sa musette dans le creux de ses reins...

— L'enfant ! cria Auberte.

Elle saisit Robert par les aisselles et le présenta à Ludovic, face contre face. Ils se regardèrent gravement. Et ce fut l'homme qui, le premier, baissa la tête et se mit à pleurer.

Robert voit toujours les deux lacs profonds et mystérieux que furent les yeux bleus de Ludovic.

Ce fut trois semaines plus tard que commencèrent à passer, sur la route de Laon et même sur celle de Saint-Quentin, tous ces soldats. Un matin, on en vit s'arrêter au bas de la maison, au bout de la cendrée; ils groupèrent leurs fusils en faisceaux, et, le dos au talus et les pieds dans le fossé, cassèrent la croûte.

La grand-mère de Noyales arriva sur ces entrefaites avec un gros cabas qui lui déchirait le bras. Elle était morte de fatigue et de peur.

— Qu'il en passe encore, soupira-t-elle, et je me mets au lit avec la jaunisse !

Elle fut incapable d'aider Auberte aux soins du ménage. Elle ne gouvernait même plus ses mains couvertes de taches brunes et qui n'arrêtaient pas de trembler.

— Tu verras ce que c'est, disait-elle, la guerre !... Tu verras ce que c'est, les Prussiens et les Alboches !... C'est pire que des loups...

Elle baissait la voix et s'approchait de sa fille. Robert n'entendait plus, mais il voyait sa mère pâlir, lever la tête et joindre les mains. Quelles épouvantes grand-mère pouvait-elle raconter ?

— Les Prussiens, demandait Robert, ils n'ont pas de pantalons rouges ?

Un soir quelques soldats couchèrent dans le grenier et d'autres dans la remise. Pour eux, Auberte avait trempé la soupe ; on ferait du café pour tout le monde ; un caporal se proposa pour le moudre pendant qu'un de ses compagnons faisait danser Robert sur ses genoux. La présence des deux hommes avait rassuré grand-mère. Assise dans le fauteuil d'osier, elle ne pipait mot et ne tremblait quasiment plus ; mais on voyait passer, entre ses lèvres pâles, le gros bout violacé de sa langue.

Puis il vint sur les routes, sur celle de Laon surtout, de grands chariots bâchés, des tombereaux, des poussettes, des chars à bancs, de pauvres gens à pied qui portaient hottes et baluchons.

Grand-mère descendait aux nouvelles.

— Des Belges, disait-elle, c'est des Belges !

Une femme et une fille du faubourg montant demandèrent asile à la maison. Le mari de la première et le père de la seconde étaient partis le même jour que Ludovic.

— On n'en peut plus, soupirait la femme, nos portes donnent sur la route et c'est à devenir folle, tous ces soldats et tous ces gens !

— On n'a pas idée de ce que les Belges racontent, criait la fille, et elle fondait en larmes.

Elle s'appelait Jeannette, celle-ci, et Robert, sur ses genoux, se sentit mieux à l'aise encore que sur les genoux de maman ; c'était rond, c'était doux ; et les larmes de Jeannette, en lui tombant sur le front et dans le cou, le faisaient frémir de plaisir. Robert se pendait à son cou et l'embrassait.

On n'arrêta plus de faire du café. La chanson de la bouilloire ne s'éteignait qu'à la nuit. C'est qu'on en descendait de pleines casseroles, et bien fumantes, et bien sucrées, aux « pauvres Belges », comme on disait ! Tout juste si Auberte et Jeannette ne se disputaient pas ce qui leur semblait un plaisir. Grand-mère, elle, passait l'eau chaude, et la femme — une grande sèche — entretenait le poêle et tournait le moulin.

Quand elles remontaient, Jeannette et Auberte avaient les joues rouges, la bouche humide, les yeux brillants, et elles racontaient, racontaient, mais toujours à voix basse, de telles horreurs, parfois, que grand-mère se signait.

Le troisième jour, il n'y eut plus de café et personne ne se sentit l'audace de descendre à Guise pour tâch d'en trouver.

— Les misères commencent, décréta grand-mère ravalant sa langue.

Et toutes, d'un même cœur, se mirent à pleur bruyamment. Robert, d'abord surpris, se joignit bient au concert.

Jeannette retrouva la parole la première, et, toujou en pleurs, elle se mit à répéter à voix haute tout que les Belges avaient raconté.

— Chut ! Chut ! Par pitié !... dit Auberte hoquetant et en montrant l'enfant. Mais c'était plus fo qu'elle, la fille parlait de plus en plus haut ; elle cria presque, à la fin.

— A Beaumont, ils ont fusillé les pères et les f sous les yeux des mères et des sœurs. En pleine pla de l'Hôtel-de-ville ! Et Beaumont, seigneur, ce n'est p si loin d'ici puisque la Sambre y passe... La grosse rous du vieux chariot n'a pas voulu nous montrer son enfan c'était trop terrible ! Et le vieux pleurait du sang nous racontant la mort de sa femme...

Un long cri de terreur, poussé d'abord par grand-mè et repris par les deux autres, prolongeait les lament tions de Jeannette.

★

Les gens de Guise partirent le lendemain. Le mai avait bien préparé son affaire, car ce furent d'abord l malades de l'hôpital et les vieillards de l'hospice qu' vit passer sur des carrioles de paysan et dans de vie fourgons. Puis des familles entières autour d'un chari où s'entassaient, monstrueusement, des trésors informe Suivit la cavalerie légère des voitures d'enfants, et, enfi groupés comme des soldats, les gens à pied.

On se joignit à leur flot. Il avait fallu asseoir Robe dans sa poussette, trop courte, et l'on avait entas derrière son dos du pain, du saucisson et du lait da des litres. Au fond, sous l'enfant, Auberte avait muc ce qu'elle avait de plus précieux : sa chaîne de cou av ses deux médaillons, la montre en or de Ludovic, l trois chapelets d'argent et d'ébène, le livre de premiè communion au lourd fermoir d'argent, des photographi et trois grosses bourses pleines de louis d'or. Grand-mè reprit tel quel le cabas qu'elle avait apporté de Noyale

On n'eut pas fait un kilomètre de route que Jeannett qui ne portait rien, se plaignit d'avoir mal aux pied dans le dos et même dans les épaules.

— Faites donc voir ! demanda un grand rouquin q marchait à leur hauteur.

— Ah ! dites donc ! répliqua Jeannette en riant au éclats.

Grand-mère bougonna des injures à l'adresse des ga assez jeunes pour aller à la guerre et restés dans l jupes des femmes ; le rouquin, honteux, accéléra l'allu et se perdit dans la foule.

La grande Sèche n'avait qu'un pas à faire quand vous en fallait deux. Elle avait donné le bras à gran mère, mais la vieille, sans oser la lâcher pourtan estimait que cette allure de chamelle la fatiguait bi plus que si elle eût trottiné à sa guise.

Auberte, au beau mitan de la route, poussait voiture de Robert. Le plus souvent d'une seule mai Elle allait d'un beau pas souple et balancé, et le sol du matin enflammait son casque de cheveux blonds. S joues brillaient, animées par la marche et le grand a Comme elle ne ressentait encore aucune fatigue, promenade finit par l'amuser, et cela se voyait sur el Elle réconfortait par sa seule présence tous c misérables.

Robert jouait de la trompette, bavardait aux oiseau et riait aux anges. Ces deux-là, mère et enfant, passaie comme un miracle. Tout le soleil du monde, toute douceur des souffles de la campagne semblaient n'exist ce matin-là, que pour eux.

On s'arrêtait souvent. Tantôt pour laisser souffler grand-mère, qui venait de faire savoir, trois ou quatre fois à la suite, qu'elle « n'avait plus ses jambes de vingt ans ». Tantôt parce que Jeannette ou Robert avaient faim. Tantôt encore parce qu'il y avait un bosquet près de la route, qu'on y serait bien et qu'il fallait en profiter puisque les bosquets étaient rares dans ce pays où les betteraves, sempiternellement, succédaient à la luzerne, aux blés et aux avoines.

Toujours on trouvait un rassemblement à l'ombre des hêtres ou des charmilles. Un chariot dételé, un feu entre quatre briques, un vieux en train de panser son cheval, deux ou trois femmes affairées à la cuisine, à la vaisselle ou au rangement, et une volée de mioches occupés à jouer ou à dormir la bouche ouverte. Au début, entre paysannes et ouvrières on se dévisageait furnoisement sans s'adresser la parole ; puis, tout de même, comme l'étroitesse du lieu vous forçait à des rencontres, on disait :

— Pardon, madame !

Et ça répondait :

— Faites, madame !

Fort bellement, avec un ton de cérémonie comme on le suppose au grand monde. On prenait ainsi bonne opinion de soi-même et des autres. Dix minutes plus tard on échangeait le pain et le vin, on racontait son départ, le pourquoi et le comment, on pleurait sur ceux qu'on avait quittés le 2 août — Auberte elle-même, généralement silencieuse, s'animait, mais sans aller jusqu'aux larmes — on racontait sa vie en l'embellissant...

L'affaire tournait à la partie de campagne. Parfois même fusait un rire. Mais tout le monde brusquement s'assombrissait quand un ancêtre décrétait, d'une voix qu'il voulait résolue :

— Et maintenant, en avant !

Grand-mère gémissait en étirant ses vieux os ; Jeannette libérait deux ruisseaux de larmes.

Sur la route, les groupes se faisaient plus rares. Ceux qui avaient bicyclettes, chevaux et voitures avaient pris une belle avance. D'autres, lassés d'aller droit devant eux, ou attirés par les villages perdus dans les profondeurs de la plaine, étaient partis par des chemins latéraux. Auberte, en s'adressant à la Grande, finit par soupirer :

— Tout le monde ne traîne pas avec soi une mère à bout de forces et une fille niffleuse !

Le soir tombait; malgré les haltes bocagères, on n'en pouvait plus. Les nerfs seuls menaient encore ces pauvres femmes. Ces paroles imprudentes firent éclater l'orage.

— Garce ! cria grand-mère. Abandonne-moi, c'est cela ! Abandonne-moi comme si je ne t'avais pas portée neuf mois, et nourrie, et élevée, et mise en pension, et mariée malgré tes frasques...

— Ce n'est pas ce que tu as fait de mieux !

— Ah ! (La vieille leva les bras au ciel et ils retombèrent, accablés.) Elle cherchait quelque chose à répliquer, mais elle n'eut pas le temps de trouver : Jeannette s'était retournée et se redressait comme un aspic :

— Niffleuse ! Moi ! Niffleuse ! Je n'ai pas, comme des, le cœur dur ! Je n'ai fait le malheur de personne ! Je n'ai pas d'enfant de l'amour ! Partez ! Partez ! Je n'ai besoin que de mes jambes pour marcher ! Partez !

Elle tourna sur elle-même et se mit à courir vers le fossé. La grande Sèche la rattrapa et lui flanqua une gifle. La fille, un moment éberluée, rentra dans le rang, puis se remit à marcher en pleurant en silence.

Robert voyait ses larmes briller dans le crépuscule. Grand-mère baissait la tête. La grande Sèche allait d'un pas d'automate, et Auberte, pâle comme la lune, tenait son regard très haut et très loin. A l'imitation de la tendre Jeannette, Robert se mit à pleurer lui aussi ; le goût salé des larmes amusait sa curiosité ; il renversa la tête, croisa ses petits bras sur sa poitrine, contempla les étoiles qui tanguaient en s'allumant, et s'endormit.

★

Quand il se réveilla on était dans une grange, et maman, Jeannette, grand-mère et la Sèche se tenaient assises en rond, le derrière dans la paille, les jambes étendues et les mains sur les genoux. L'air accablé, toutes, même Auberte. La langue violette de grand-mère sortait de sa bouche comme un champignon vénéneux. La Sèche se gratta la tête :

— C'est pas doux, la paille, soupira-t-elle.

— Surtout quand il y en a si peu, répondit Jeannette, et elle commença de pleurer aussi doucement qu'une petite pluie du matin.

— Voilà l'autre qui se réveille ! dit Auberte, et elle secoua des épaules excédées.

Alors grand-mère se mit debout en gémissant, maugréa de sombres injures et s'en fut. Le jour tombait d'un grand carré de vitre, ouvert dans le toit de tuiles. La membrure de la charpente, vieille comme le monde, était grise et poudreuse ; des toiles d'araignées, tissées dans des temps très anciens, pendaient tristement et se balançaient aux souffles de l'air. La porte cochère craquait de temps en temps.

— Où sommes-nous ? demanda Jeannette après avoir reniflé. Personne ne lui répondit, et la fille se laissa aller sur le dos. On voyait monter et descendre sa poitrine jeune, aussi lentement que la houle des blés sur la plaine. Auberte s'étendit aussi, et délivra ses cheveux blonds qui s'épandirent et s'enflammèrent autour de son visage clair. La grande Sèche regardait cette splendeur avec des yeux stupides, et, pour s'occuper, faisait craquer ses doigts.

Grand-mère revint enfin ; elle serrait contre elle une grosse miche et portait, presque à bout de bras, une cafetière fumante. Et ce fut comme si le ciel était descendu sur la terre.

— N'y a plus personne dans la baraque, cria la vieille en ricanant et en ravalant sa langue, et c'est plein de tout !

Elles étaient debout, toutes les trois, s'ébrouaient, jacassaient, se précipitaient.

— Rapportez des tasses ! cria la vieille.

La Sèche revint la première. Puis Jeannette, les cheveux mouillés et lustrés, les chaussures luisantes. Auberte, enfin reposée, souriante, belle comme un fruit. Et c'est tout juste si elles ne chantèrent pas en buvant leur café et en rompant la miche.

— On s'installerait bien, dit Auberte. Et ces paroles innocentes furent le signal du branle-bas. Elles voulurent toutes partir sur l'instant. Robert fut remis en place dans sa voiture, on ouvrit la grand'porte, et allez-y ! Tout le monde fut de nouveau sur la route.

Elle était vide ; aussi loin que le regard pouvait porter, vers Laon aussi bien que vers Guise. Le soleil, pourtant, était déjà haut ; il pouvait être 8 heures, 9 heures peut-être. De temps en temps une des femmes se retournait, pâlissait, marchait plus vite. Aucune n'osait ouvrir la bouche.

— Nous aurions dû tout rafler, dit soudain grand-mère, et elle partit à rire comme une idiote.

On rencontra enfin, sur cette route toujours droite — on ne savait pas comment on marchait puisqu'aux champs succédaient toujours les mêmes champs — une pauvre petite maison de briques qui tendait, comme au bout d'un doigt, une enseigne jaune qui grinçait au vent. Les deux fenêtres sans rideaux regardaient avec des yeux d'aveugle.

— On ne verra jamais le bout du monde, dit grand-mère sans s'adresser à personne.

Quelque chose finit pourtant par apparaître ; très loin ; des points gris et bleus qui dansaient. Tous les cœurs battirent la chamade, et, après avoir marqué l'arrêt, les femmes se mirent à courir. On allait savoir. Il y eut même, sur la droite, un grand peuplier solitaire et tourmenté qui leur parut amical.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Que Dieu nous protège... Qu'est-ce que c'est ?

Et elles allaient toujours plus vite. La langue de grand-mère, on ne voyait plus qu'elle dans sa face amaigrie par l'effort. La Sèche fonçait tête basse. Jeannette se tenait les seins. Les grands yeux bleus d'Auberte lui mangeaient le visage.

— Et en voilà d'autres.

— Et encore d'autres !

— Et toujours...

A la crête, là-bas, là-haut, ils montaient, se découpaient un instant sur l'azur du ciel et descendaient la route.

— Il y en a long, long...

— Sur un bon kilomètre...

— Au moins...

Jeannette, brusquement, poussa un cri strident de folle. Robert se mit à pleurer. La Sèche s'arrêta comme un cheval qui bronche. Auberte se pencha sur la voiture comme quelqu'un qui est blessé au ventre, et grand-mère, les bras au ciel, vieille poupée déglinguée et hideuse, se mit à bramer :

— Les Pruscos ! Dieu du ciel ! Les Pruscos ! Et y en a ! Y en a ! Les Pruscos !

Impossible de faire demi-tour ou de fuir à travers champs. Si encore il n'y avait pas eu l'enfant et la voiture... Auberte porta la main à son front. Elles étaient là, toutes les quatre, stupides et la bouche ouverte. Grand-mère levait et baissait les bras.

— En voilà encore ! Des Pruscos ! Des Pruscos !

Vraiment, Auberte eût donné sa vie pour obliger sa mère à se taire. Elle la regarda avec des yeux suppliants, mais sans pouvoir tirer un son de sa gorge serrée. Et grand-mère, insensée et machinale, poursuivit, d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— En v'là encore ! Des Pruscos ! Dieu du ciel ! Des Pruscos !

Trois ou quatre cavaliers se détachèrent du gros et accoururent au galop. C'étaient de grands hommes gris sur de petits chevaux à robe sombre. Ils portaient des lances, un casque à haut cimier plat et de longues moustaches cirées. Ils arrivèrent sur les femmes en riant et avec de grands cris de gorge. Ils ressemblaient à des busards qui tombent sur leur proie innocente et paralysée.

— *Los ! Weck ! Raüs ! Raüs !*

Et les femmes firent demi-tour ; les trois plus jeunes couraient comme des dératées ; grand-mère ahanait, à l'arrière, avec un bruit de forge ; sa langue lui couvrait le menton. De temps en temps un des uhlans faisait mine de piquer les fesses de grand-mère avec sa lance, et les autres riaient aux éclats.

— *Schön, mademoiselle ! Schön, madame !*

Jeannette perdit une chaussure mais ne prit pas le temps de s'arrêter ; elle galopait clopin-clopant. Un des soldats piqua le petit soulier au bout de sa lance — et ce fut un tonnerre de cris joyeux — le releva, le fit tourner, puis, se lançant au galop, alla le déposer sur la voiture, à deux doigts de la poitrine de Robert. Auberte eut un haut-le-corps ; ses yeux flambèrent ; l'enfant se mit à pousser des cris.

Quand on arriva devant la maison à enseigne, un des uhlans passa devant les femmes et mit son cheval en travers de la route. Elles s'arrêtèrent. Un second uhlan descendit de cheval, entra dans la maison en ouvrant la porte à coups de bottes et en brisant les vitres, revint, et poussa vers l'intérieur le troupeau apeuré.

C'était une salle d'estaminet comme toutes les salles d'estaminet, avec une table ronde au milieu, [un] comptoir à l'endroit le plus sombre, deux tables carré[es] près des fenêtres, un pavé rouge saupoudré de sci[ure] blonde. Les femmes allèrent jusqu'au comptoir et [se] adossèrent, la voiture d'enfant devant elles, comme [un] rempart. Elles ne bougeaient plus. Robert s'était [tu]. Grand-mère bavait. Auberte, Jeannette et la Sèche, [les] yeux agrandis, regardaient droit devant elles.

On entendait au dehors les voix gutturales [des] uhlans et le sabot impatient de leurs chevaux ; un rir[e] le pas d'un homme ; un « han » d'effort ; puis rien, puis le bruit des sabots sur le caillou de la rout[e]. Les femmes, à hauteur de leur menton, tenaient leu[rs] mains jointes et remuaient les lèvres. Le beau visa[ge] d'Auberte était pâle comme un linge. L'enfant pleura[it] à petits coups silencieux. Un bref cri rauque [de] commandement; le raclement des fers de leurs chevaux. Ils partaient ? Oui, ils partaient. Ils étaient parti[s]. Jeannette s'effondra comme une poupée de son.

Il faut de longues minutes pour que la Sèche [se] réveille, s'aperçoive que la fille est étendue de son lon[g] qu'un peu de sang lui sort de l'oreille.

— Auberte, Auberte, murmure la Sèche, elle [va] mourir !

Grand-mère fit trois pas et se laissa tomber sur u[ne] chaise ; sa bave avait glissé sur son menton, son co[u] son épaule.

— Auberte ! Auberte ! Elle va mourir.

La Sèche a saisi Auberte par l'épaule et la secou[e]. Auberte s'éveille à son tour.

— Mais non, mais non, dit-elle lentement.

Un peu de rougeur revint sur son visage ; elle balan[ça] machinalement la tête, puis ses yeux perdirent le[ur] fixité, elle put faire un pas, allonger les bras. Enfi[n] brusquement, la vie triompha :

— Aide-moi, dit-elle.

Elle saisit Jeannette par la taille, l'enleva, l'allong[ea] sur la table ronde, passa derrière le comptoir, attra[pa] une bouteille de goutte, l'ouvrit, la renifla ; puis e[n] versa l'alcool sur le front de la fille et frotta comme [à] lavoir. Rien. Elle desserra alors les dents de Jeanne[tte] et lui versa une large rasade ; le corps enraidi eut u[ne] détente de poisson, les yeux s'ouvrirent ; un gra[nd] soupir :

— Maman, dit Jeannette avant de poser ses mai[ns] à plat sur la table.

★

S'écoulèrent d'interminables journées ; deux, troi[s] quatre peut-être, elles n'en savaient rien ; la peur, [à] toute heure du jour ou de la nuit, les remettait sur leu[rs] pieds ; jamais elles ne se déshabillèrent.

Des troupes passaient de temps en temps ; des troupe[s] allemandes toujours ; à pied, à cheval ; sur des fou[r]gons ; avec des canons, des caissons et des prolonge[s]. Quand elles entendaient les pas lourds et rythmés mord[ant] le gravier, les femmes se réfugiaient sous l'escalier d[u] grenier et tombaient en prière ; Auberte posait sa grand[e] main tiède sur la bouche de l'enfant. De temps e[n] temps, égarée, grand-mère se redressait, faisait un pa[s] en avant et commençait à gémir :

— N'en v'là encore ! Des Pruscos ! Dieu du ciel ! De[s] Pruscos !

La Sèche, alors, sans ménagement, la prenait par le[s] épaules et la poussait derrière les autres, au plu[s] profond.

Elles entendirent des bruits inconnus et terribles q[ui] les laissèrent pantelantes. Comme une pluie sur de[s] tôles, tantôt se précipitant, dure, hargneuse, déchirant [elle-] même, tantôt alanguie, musicienne et se perdant sur le[s] immensités de la plaine pour se renfler soudain comm[e] si d'innombrables vannes venaient de s'ouvrir ou d[e] crever.

« Ils tirent, murmurait grand-mère ; ils tirent [sur]

uent ; je me rappelle bien, c'est comme aux jours d'après Sedan, et c'est pire ! »

Elles faisaient « chut ! », frémissantes, pour mieux entendre cette musique qui les fascinait.

Puis il y eut de gros soupirs brutaux qui firent trembler la porte et la carcasse des vitres ; d'autres soupirs, plus brefs et plus durs, leur répondaient, et portes et fenêtres, alors, étaient durement secouées. Des miaulements de fauve, parfois, déchiraient l'air. Elles savaient bien que c'était le canon, encore qu'elles ne l'eussent jamais entendu. Quand ça leur paraissait très proche, elles se signaient en se regardant au visage.

Puis, un matin, tout leur parut apaisé et tranquille. Plus un bruit. Personne sur la route. Elles attendirent, prises par une angoisse nouvelle. Grand-mère, surtout, n'osait plus remuer ; assise, les mains sur les genoux, la langue sortie, elle regardait devant elle avec des yeux vitreux d'aveugle. Auberte, la première, parvint à rompre le charme : elle poussa la porte et sortit.

Le temps était clair et beau, un peu craquant déjà ; septembre, un jour de septembre lumineux ; il ferait doux tout à l'heure ; des passées de vent caressaient tendrement, de l'autre côté de la route, la bure épaisse d'un champ de luzerne.

Auberte regardait. Un vol d'étourneaux se déploya sur le ciel, du côté de Guise ; on entendait, derrière la maison, siffler un merle. Auberte fit quelques pas et vint se planter au milieu de la route ; personne à l'horizon ; cette paix semblait étrange comme la fin du monde.

★

Le chemin du retour leur parut court. Elles ne disaient rien. Elles marchaient vite, les dents serrées, la gorge sèche, les yeux luisants. Même grand-mère, qui s'était armée d'un bâton, tenait le train sans se plaindre. Dès les premiers tours de roue, l'enfant, que leurs figures tendues ennuyaient, s'était endormi.

Le soir, un peu avant la tombée de la nuit, elles firent étape dans une bergerie assez éloignée de la route.

Le lendemain, à l'aube, on reprenait la marche. D'un bon pas tout d'abord, puis plus lentement ; on finit par s'arrêter, s'entre-regarder, rougir, larmoyer ; fallait-il continuer ? Devant, derrière, c'était la solitude. Personne sur ces champs sans mesure. On eût accueilli les uhlans eux-mêmes avec soulagement. Le bleu du ciel, si franc, paraissait une fastueuse tromperie, une menace splendide. Le chant d'un oiseau les faisait tressaillir.

Ce fut toujours Auberte qui reprenait courage la première ; elle se penchait sur la voiture d'enfant et donnait un coup de reins ; la voiture partait, Auberte allait, et les autres suivaient. Blêmes, transies par la peur, sans avoir même le cœur de gémir ou de crier.

Car il y avait sur cette campagne vide trop de choses inattendues, déroutantes et horribles.

Il y avait d'abord cette route élargie par des charrois monstrueux qui avaient crevé le gazon des bas-côtés et labouré leur glaise. Il y avait ces luzernes et ces betteraves à perte de vue, piétinées, foulées, gâchées par on ne savait quelle mystérieuse fureur. Il y avait des peupliers sciés à hauteur d'homme et couchés de tout leur long. Il y avait, dans le courtil des fermes ou dans les boqueteaux des crêtes, d'autres arbres atrocement mutilés, la crinière arrachée, la ramure ou le tronc brisé, et qui montraient de grandes blessures blanches.

Il y eut, juste après un tournant, cette chose énorme et rousse, grosse comme un tonneau et qui puait à vous soulever le cœur. C'était un cheval mort. Ses quatre pattes raidies se tendaient vers le ciel. Un sang rose et glaireux lui sortait de l'arrière-train. Alignés sur le talus, et fort sérieux, quatre ou cinq douzaines de corbeaux et deux ou trois busards, l'œil clos, attendaient, immobiles et réfléchis. Grand-mère se signa en ravalant sa langue, et la Sèche partit encore de son grand rire de folle.

Il y eut, couché la face contre terre, un soldat gris et vert. Son ceinturon lui était remonté quasiment aux épaules. Il était pieds nus parce qu'on lui avait pris ses bottes, et son casque, un peu plus loin, posé sur le cimier plat, ressemblait à un pot de chambre. Les corbeaux n'étaient guère que trois ou quatre à le veiller.

Il y eut, assis dans le fossé et le dos au talus, deux soldats en pantalons rouges. La face renversée et toute noire, le képi sur la nuque et qui semblaient se reposer des fatigues du jour. L'herbe, autour d'eux, avait été foulée comme par un rouleau.

— Qu'ils sont petits ! dit grand-mère, et, précipitant le pas, elle dévida derechef d'interminables patenôtres.

Et il y eut alors, inépuisablement, d'autres arbres blessés, d'autres chevaux morts et gonflés, d'autres soldats couchés pour leur sommeil éternel. Et puis des fourgons crevés par la mitraille ; des roues éreintées qui s'appuyaient sur leurs essieux brisés ; des canons, la gueule béante, levée et stupide. Des maisons sans vitres, ouvertes jusqu'au ventre...

Les femmes ne regardaient plus rien. Auberte ne quittait plus l'enfant des yeux. Jeannette et la Sèche tenaient les leurs sur les quatre roues familières de la poussette, et grand-mère, un peu en arrière, ne voyait que la jupe de sa fille qui battait ses talons.

D'ailleurs on approchait. La route s'élevait lentement vers le plateau de la Désolation. La hâte d'arriver, autant que la peur, brûlait les poitrines.

Encore un kilomètre. 500 mètres. 200 mètres. Encore un effort, et voici, là-bas, le grand pays qui descend vers l'Oise. La tour de briques du château de Guise veille sur la vallée ; oui, la tour est toujours là. Les toits des premières maisons du faubourg montant...

Auberte s'est arrêtée et les autres en ont fait autant. L'enfant se met à crier et à tempêter ; il a un bâton à la main et frappe sur le caoutchouc des roues de la poussette. Personne ne prend garde à lui. Les trois femmes — et puis grand-mère après un dernier « Je vous salue Marie » expédié dans un souffle — se recueillent, lèvent les yeux et regardent bravement l'horizon.

Oui, les toits du faubourg sont en place ; la petite maison d'Auberte, rouge et bleue, n'a pas bougé non plus ; on voit le jardin et sa haie d'épines, la cendrée noire qui la joint à la route de Laon, le grand champ de betteraves qui monte légèrement derrière elle, le V du carrefour, le mur écaillé du vieux cimetière, et puis, à droite, la bande sombre du petit bois.

Deux larmes au coin des yeux d'Auberte, un souffle plus large qui fait monter et descendre sa poitrine. Un ruissellement chaud sur les joues brunes et lisses de Jeannette. Et la grande Sèche qui dit enfin, d'une voix qui n'a pas forme humaine :

— Eh ben, tant mieux, tant mieux, on n'a pas tout perdu !

En avant ! Auberte va d'un grand pas souple et sans fatigue. Elle ne quitte pas des yeux sa maison et l'alentour. Elle va. Elle va...

Soudain un peu moins vite. Non. Non. De nouveau sa respiration se précipite. Non. Non. Mais qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que je vois ? Auberte a envie de courir. De les planter là toutes, et d'aller y voir de plus près. Ah ! Calme-toi, mon cœur, calme-toi ! Qu'est-ce que je vois ? Entre le bois et ma maison, entre le bois et le mur du cimetière, justement sur les éteules de ce champ de blé que j'ai glané moi-même, qu'est-ce que je vois ? Toutes ces taches rouges, bleues et or...

Les autres ne savent pas encore ; elles regardent surtout à leurs pieds. Ah ! plus vite ! plus vite ! Ce

maudit talus fait qu'on ne voit plus rien. Plus vite ! plus vite ! Après le tournant, le talus va s'abaisser et nous serons presque au carrefour de la Désolation, à deux pas de la maison et du cimetière, et juste à la tête de ce champ de blé ; mon cœur va éclater ; la poitrine me fait mal et je vais hurler comme un chien !

Dieu du ciel ! quelle est cette étrange jonchée ? Seigneur, ayez pitié de moi !

Et le talus s'abaissa ; elles s'arrêtèrent et ouvrirent des yeux à mettre tout le ciel dans leurs prunelles folles.

Ils étaient là, cinquante ou cent peut-être, bien en rangs comme pour la parade, et jamais leurs guêtres, leurs boutons, les cuivres de leurs instruments et la canne de leur tambour-major n'avaient été plus brillants. Leurs uniformes neufs étaient plus gais que des coquelicots et plus attendrissants que les bleuets mois d'août.

Sans doute sortaient-ils du bois et s'avançaient vers la route en jouant *Sambre-et-Meuse* ou *Fan la-Tulipe* quand les mitrailleuses des Allemands avaient fauchés en pleine joie. Leurs camarades l'infanterie les entendaient clairement et puisaien leurs mâles accents le courage de vaincre ou de mou Ils étaient morts les premiers, et en bon ordre. Fi ment ils avaient tenu tête au massacre, et les ba sur leur splendeur, avaient crépité comme des appl dissements.

Les gants blancs des gradés ressemblaient à champignons du matin (1).

Les quatre femmes se signèrent, bouche ouverte les yeux secs.

UAND on finit par savoir — mais il y fallut plusieurs mois — qui on était et avec qui on vivait, si l'on appartenait toujours à ce monde et si la tour de briques du château ne se moquait pas en demeurant pareille à elle-même, quand on fut, à la fin, bien persuadé que la terre continuait de tourner et que les Allemands, malgré leurs moustaches, leurs bottes, leurs longues capotes, leur arrogance gutturale, leurs yeux couleur d'eau glacée et leur nuque gonflée de sang et bien rasée, marchaient sur deux pieds comme tout un chacun, on eut l'impression qu'on venait de sortir d'un cauchemar et qu'il fallait prendre son courage à deux mains pour aborder un jour qui commençait bien mal et serait long.

Il y avait d'abord les chanceuses : celles qui avaient conservé leurs hommes. Et elles étaient plus nombreuses qu'on ne l'avait cru tout d'abord, car, après « Charleroi » et après « Guise » — on s'était très vite familiarisé avec les batailles jusqu'à les appeler ainsi comme par leur petit nom — beaucoup de mobilisés que l'Armée n'avait pas encore habillés étaient rentrés tranquillement chez eux. Le mari de la grande Sèche fut de ceux-là, et elle le retrouva en train de fendre du bois dans son appentis quand elle entra dans la maison — même qu'elle eut peur !

Les femmes laissées à elles-mêmes, comme Jeannette ou Auberte, surent bientôt qu'elles risquaient de mourir de faim. Le secours de la mairie était maigre et l'on ne trouvait rien, en dehors des distributions, qu'à des prix qui montaient tous les jours. Pas question d'aller se louer aux saisons dans les fermes de la plaine puisqu'il était interdit de quitter le terroir de la commune et que tout un chacun, à 8 heures du soir, devait être au lit. Heureusement que la vieille n'avait pu regagner Noyales ; elle tenait compagnie à sa fille et, quand Auberte sortait, gardait l'enfant et gouvernait la petite maison.

Les Allemands avaient convoqué, de dix-huit à soixante ans, tous les hommes valides de Guise et des villages d'alentour et les avaient groupés en corvées. Personne n'en menait large, le premier jour, car on pensait que ça pouvait être pour les tuer ou pour les emmener vers de lointaines prisons inconnues. La grande Sèche était montée en courant jusque chez Auberte et elle avait pleuré toute la matinée.

— Pour nous dire qu'il était rentré, son rouqueton, grommela grand-mère, elle s'était moins pressée... Que les Pruscos le prennent, et ça n'fera qu'un ivrogne moins !

Les gars avaient apporté leurs tartines et un litre café chaud, et ils avaient bien fait : les Allemands les renvoyèrent qu'à la nuit tombée.

Les uns furent conduits au cimetière de la Dés tion pour abattre le vieux mur, dont les briques, un une, furent nettoyées de leur mortier et rangées en tas bien sage. Une autre corvée, au delà des tom des Mobiles et par grandes alignées toutes droites mit à creuser des fosses. Ils étaient quatre par t deux pelles et deux pioches, et un feldwebel marc devant eux en fumant une cigarette. Ils baissa l'échine et creusaient. Plus haut encore — le cimet n'aurait plus de limites, et il s'allongeait et s'éla sait, mordant goulûment sur les éteules et les luze — deux fortes équipes creusaient des trous carré larges et si profonds qu'on aurait pu y enfouir t la mairie de Noyales ou celle de Lesquielles ; on n murait, avec une sorte d'effroi sacrilège, que ce sera les fosses communes.

Quant aux autres corvées, elles se mirent d'abor dévaster le petit bois — il disparut presque ; les b veaux furent abattus pour donner des montants civières et le taillis fournit les litières.

★

Le vrai travail commença par un jour clair et quant, le premier jour de gel de l'automne ; le s s'était mis au rouge et un petit vent hargneux souf de l'est. Les fumées des maisons étaient plus lég que la dentelle, et le regard portait à l'infini.

Les mains aux poignées de leurs civières rustiq l'un derrière l'autre, on les voyait monter et descer sur l'horizon, s'arrêter, se pencher, redresser l'éch puis revenir vers les grands chariots de culture qui suivaient de loin sur les chemins de terre.

La grange de cette moisson, c'était le cimetière. officier allemand flanqué d'une douzaine d'acolytes sait l'office de caissier. Comme une pyramide, un gr tas de cerceuils frais attendait au bord de la route. venait s'y servir, et grand-mère, Auberte et l'en écoutaient, dans l'air sec, résonner les coups de mart

Les hommes peinèrent ainsi pendant cinq jours pendant cinq jours Robert resta le nez collé su vitre.

Le sixième jour, enfin, les chariots regagnèrent l fermes et l'on ne vit plus les porteurs de civières b gner sur la plaine comme des insectes. Tous les t

(1) Est-il nécessaire de dire qu'il ne s'agit pas, ici, d'inve romanesque ?

du cimetière avaient été garnis et recouverts de terre. De petites fiches de bois blanc semblaient avoir poussé dans le sol fertile et fraîchement remué ; elles portaient un nom et un numéro comme les arbres jeunes d'un verger nouveau, comme les planches d'un jardin au printemps, après les semailles, quand nul ne sait plus au juste ce qu'il a confié à la glèbe et ce qu'elle offrira au bel amour du soleil d'été.

★

Les pluies revinrent avec novembre, et la grande plaine se reprit à gémir et à chuinter. A cause du mur abattu et du bois dépouillé, la maison subissait, plus violents que jamais, les assauts du vent. Comme on voulait économiser la chauffe, grand-mère et Auberte remplacèrent tous les boudins de la porte et des fenêtres, et l'enfant leur vint en aide, portant les clous, présentant le marteau ou la grande aiguille. C'était pour lui une occasion de regarder au dehors l'immensité des terres dénudées et du ciel livide ; invinciblement, et toujours, ses yeux revenaient sur le cimetière de la Désolation ; les deux fosses communes se gonflaient comme deux énormes taupinières et les rangées des tombes, en deçà comme au delà, étaient aussi régulières que les sillons d'un brave labour.

— Tant d'hommes là-dessous, mon Jésus ! soupirait grand-mère. L'enfant ne répondait point, et longtemps plus tard, la grande Auberte disait comme un écho :

— Tant d'hommes jeunes, m'man, quel immense malheur !

Elles se taisaient, puis, leurs regards suivant le regard de l'enfant, l'une d'elles murmurait :

— C'était là qu'ils étaient, les gars de la musique.

— Là, oui, tout près de chez nous.

Et d'un seul cœur elles se mettaient à pleurer, car le souvenir de cette étrange fête de la mort les bouleversait toujours.

★

Avec décembre la pluie s'apaisa et le ciel gris pesa moins lourdement sur la plaine. Un peu plus tard peut-être qu'autrefois, les paysans, leurs attelages et leurs charrues s'en vinrent aux champs pour les labours. On les regardait faire avec un sentiment mêlé de colère, d'effroi et de résignation.

— Pour les culs-terreux, disait la vieille, il n'y a de vrai Dieu que ce qui sort de terre.

Aux mancherons de la charrue, souvent, se tenait une femme, et il fallait bien consentir à l'admirer.

— C'est dur, disait la vieille, de mener ça droit comme il faut.

Puis des histoires terrifiantes coururent la contrée... Qu'au lieu dit les Epinettes, un fer de charrue avait heurté on ne savait quelle saleté de munition — un obus sans doute — et que les deux chevaux, l'enfant qui les guidait et sa mère qui poussait la charrue, avaient trouvé la mort. On ajoutait que, blessée au ventre, la femme avait eu le courage de retenir ses entrailles et de faire dix pas dans la glèbe pour aller mourir à côté de son petiot qu'un gros éclat avait quasiment décapité.

« Saints Innocents ! soupirait grand-mère, soyez accueillants dans le ciel aussi bien pour elle que pour lui ! »

Que dans les clairières de la profonde forêt du Nouvion, ils avaient établi des fours à charbon et qu'ils envoyaient là n'importe quels garçons, de moins de quinze ans quelquefois, qui leur tombaient sous la main. Ils ne les paient point, les nourrissent à peine et les logent dans des huttes de terre et de branches ; les pauvres gars meurent comme des mouches, et il n'y a rien à dire. Jean-François, vous savez bien, le fils du châtelain de la Fontaine-aux-Leus et de sa grande et belle épouse qu'on appelait l'Espagnole, eh bien, il est mort là-bas ! La grande Sèche, qui colportait l'histoire, s'approchait d'Auberte comme pour épargner à l'enfant et à la vieille l'horreur de son récit ; mais sa voix aiguë de crécelle aurait percé un mur de pierres.

— Quand son vieux père a su où il était, il a essayé d'y aller, vous pensez bien, et de ramener le corps. Il a quitté la Fontaine-aux-Leus dans la nuit et a pris par les champs et les pâtures ; à mon estime, il comptait arriver là-bas avec l'aube, se cacher et se reposer dans un fourré pendant le jour, déterrer son fils au début de la nuit et rentrer avant l'aube suivante. Pourquoi ? pourquoi, seigneur, ces Alboches du diable nous empêchent-ils de quitter notre commune ? Il n'y a plus que du malheur pour le pauvre monde que nous sommes tertous !...

La Sèche respirait un grand coup.

Au petit matin le vieux châtelain arriva à cent pas de la clairière au charbon...

La Sèche, malgré sa grande douleur, soignait d'instinct ses effets, et elle prit son temps.

» Il a dû voir, le pauvre monsieur, les compagnons de son fi, la butte où il avait vécu, les branches qu'il avait coupées à la serpe et disposées en belles cordes. Il a dû s'attarder à regarder tout ça. Il devait penser : « Voilà, c'est ici que mon unique enfant a vécu les » derniers jours de sa courte vie ; c'est ici ! Que mes » yeux, au moins, s'emplissent de ce qu'ont vu ses yeux » avant de se fermer pour toujours. » Le cher homme ! La peine de son cœur le rendit imprudent, une sentinelle l'aperçut — vous savez, Auberte, que le charbon de bois sert à faire de la poudre et que les Pruscos ont peur d'en manquer — la sentinelle tira, et voici la châtelaine sans enfant ni mari. »

Elle essuyait une larme. Grand-mère bégayait de terreur. Auberte hochait les épaules :

— Vous nous ferez devenir folles avec vos contes !

Puis il y eut — c'était déjà dans l'année 1915 — l'histoire des Anglais de Lesquielles.

Une bonne dame, depuis les jours déjà si lointains des combats de septembre, les cachait chez elle. Tout le monde le savait, bien sûr, car il fallait bien que le village entier contribuât à les nourrir. C'étaient des gaillards solides et jeunes, et l'on sut qu'ils avaient décidé, si la guerre se prolongeait encore, de tenter de fuir vers le sud, de passer les lignes de feu et de rejoindre les leurs ou les nôtres.

Un beau matin, la maison de la dame — c'était une maison de bourgeoisie avec un jardin d'agrément et une grille sur la rue, et, par derrière, un beau verger enclos de murailles qui l'isolaient des champs — fut cernée de toutes parts. Dix ou douze gendarmes verts, portant autour du cou un collier de chien, se tenaient dans la rue. Dans les champs, à cheval, un carré de uhlans ; sur le toit des maisons d'à côté, quelques paquets de soldats, le fusil à la main.

La dame de Lesquielles monta dans son grenier pour bien voir tout cela de ses lucarnes. Pas de doute, tout ce beau monde s'était dérangé pour elle. Elle attendit, une bonne heure au moins, puis, comme ni gendarmes, ni uhlans, ni soldats ne semblaient se décider, elle prit la résolution de sortir.

Elle ouvrit bravement sa porte. Elle avait mis sa plus belle robe noire et portait au cou une chaîne où pendait une croix d'or. Elle descendit la rue comme si de rien n'était.

Les gens d'en face et d'à côté, persiennes closes, la regardaient en serrant les dents. Ils virent qu'elle s'était fardée comme une catin pour dissimuler la pâleur de son visage. Elle portait au bout du bras son filet à provisions. Pas un pas plus rapide que l'autre. Les gendarmes barraient la route : elle marcha sur eux, et leur rang s'ouvrit pour la laisser passer. Il se referma aussitôt.

En se penchant à se rompre le cou, les voisins purent voir qu'un gendarme, à dix pas derrière la dame, la suivait sans dire un mot.

Il pouvait être 8 h. 30. Un silence mortel pesait sur les environs. L'air était glacé : on voyait briller le givre sur le toit d'ardoises bleues de la maison. Les fils du téléphone paraissaient doux comme de la laine. Quand un des chevaux de uhlans, de l'autre côté de l'enclos, se mettait à hennir, les hommes cachés derrière leurs volets sentaient le sang quitter leurs visages, et les femmes, en se redressant, se signaient.

Parfois un des gendarmes battait la semelle et tout le monde, dans le noir des maisons, serrait les poings.

9 heures. Un soleil pâle montait derrière les bois.

10 heures. La dame ne revenait pas encore. Le soleil avait atteint le chemin.

11 heures ; rien ni personne n'avait bougé ; comme une troupe de corbeaux passait dans le ciel et se dirigeait vers le bas du village, une femme, quelque part, voulut murmurer quelque parole sinistre et tomba de son haut.

Midi. On compta les douze coups, et ils tombèrent lourdement sur les cœurs.

Midi et quart. On entendit marcher. On se pencha, les cous tendus à se rompre. C'était elle. Elle revenait. D'un pas calme, elle gravissait le chemin et son filet était plein. Elle tenait une canne qu'elle n'avait pas tout à l'heure, et cette canne l'aidait à porter l'énorme poids de son courage surhumain. Le gendarme la suivait toujours.

Elle franchit le rang de ceux qui attendaient depuis le matin. On vit alors les soldats à califourchon sur les toits d'à côté et qui n'avaient pas remué depuis quatre heures — même qu'on souhaitait que leur sang se glace et qu'ils en crèvent — se lever, faire quelques pas pour se rapprocher de la maison de la dame et s'appuyer, le fusil devant eux, aux cheminées. On vit aussi — et l'épouvante agrandit les yeux fatigués — le gendarme se rapprocher de la dame et la suivre au plus près.

Son souffle gelé se gonflait au-dessus de la vieille tête grise. Puis, derrière lui, à la file indienne, le fusil sous le bras, les autres gendarmes suivirent aussi.

« Les cochons ! Si les Anglais tirent, elle sera tuée la première ».

Le pas de la dame resta le même. Ni plus pressé. Ni plus accablé. Un peu plus mécanique peut-être. Elle poussa la grille de son jardin en ayant soin, en la poussant jusqu'au bout, de la faire grincer affreusement, franchit, toujours aussi calme, la courte distance qui la séparait de la porte de sa maison....

« Quel calvaire, Jésus-Marie ! » murmura une fem

La dame ouvrit sa porte. Le gendarme qui la suiv à présent la touchait presque, et l'on vit bien qu'il av çait la main gauche et engageait le pied pour que c porte ne soit pas repoussée sur son mufle de dog

Un à un, inexorablement, les douze gendarmes fur absorbés par la maison. Les gens virent alors que, d la rue, d'autres Allemands armés avaient remplacé disparus. Tout le monde serrait les poings. On attend la mâchoire douloureusement crispée, une fusillade ; que les fenêtres, la porte, le toit de la paisible mai volassent en éclats; ou bien alors qu'un miracle se p duisît : que le ciel tombât sur la terre et l'englou qu'une comète pulvérisât le monde et toute sa méch ceté. Sans un cri, une femme tomba à la renverse, ra comme une morte.

Quand Jeannette racontait cette histoire, qu' connaissait bien parce que son jeune frère était le jar nier de la dame et qu'elle le retrouvait une fois semaine, dans la nuit, derrière une masure abandon sur les pentes du fort de Guise, c'était tout juste si ne tombait pas elle-même comme frappée du haut m

Ils attendirent ainsi une bonne demi-heure, pe être. Les Allemands des toits n'avaient pas bougé. l'autre côté de la maison les chevaux des uhlans p faient et l'on entendit le roulement sourd d'un temp galop sur la terre gelée. La relève des gendarmes, d la rue, s'était avancée et se tenait, l'arme à la hanc à dix pas de la maison, les yeux fixés sur la po ouverte et les volets fermés.

Un gendarme sortit enfin, l'air glorieux, la fig rouge, et il fit un grand geste des deux bras com pour dire : « Ça y est. » Puis vinrent les autres, en drant les trois Anglais menottes aux mains. Des garç jeunes, grands, pâles et blonds, et qui souriaient le en l'air.

D'un coup, ils baissèrent la tête : on venait d'ent dre dans la maison l'aboi d'un revolver.

On sut que les Anglais avaient été emmenés à prison de Guise. Ils furent condamnés à mort com francs-tireurs et passés par les armes, un matin, dans fossés du fort.

Une corvée de civils ouvrit pour eux une large fo au cimetière de la Désolation.

Jamais le grand vent ne s'est plaint, sur la pente toit, comme il s'est plaint cette nuit-là.

Il fut vers la fin de l'année 1915 qu'Auberte dut se résoudre à chercher du travail.

Au début, de sa première place, elle rentrait tous les soirs, et Robert, qui ne l'avait pas vue partir parce qu'il s'éveillait trop tard, lui faisait fête de tout son cœur ; il n'en finissait pas de lui prendre le cou, de baiser le dessous de [illegible] de fourrer le museau dans le creux [illegible] de l'écarter pour l'admirer, puis, tout [illegible] de se rejeter sur elle.

Peu plus tard, maman trouva un travail qui la tenait jusqu'à la nuit tombée. Robert ne la voyait que le matin et fort peu de temps : à peine était-il éveillé qu'elle partait, qu'elle fuyait semblait-il. Il souffrait cruellement de cette hâte.

Elle ne revenait jamais les mains vides, maman. Au fond d'une manne d'osier à couvercle — va donc voir ce qu'il y a dedans ! — elle rapportait un petit carré de beurre, un paquet de graisse, des pommes de terre ou un pain K. K. Elle avait même ramené sous un manteau de viande et de la farine blanche. Au début, grand-mère restait penchée au-dessus de ces merveilles étalées sur la table à déballer on ne savait quoi, [illegible] admiration, la gourmandise, une sorte de colère aussi [illegible] tremblait comme un arbre au vent d'hiver.

Mais on ne vit plus jamais la Bethe à la maison.

Journellement, elle continuait de monter à la Désolation [illegible] l'après-midi ; quelquefois même, maman allait la chercher le matin et elle mangeait à la maison. Les deux femmes tenaient entre elles des propos [illegible]

— Ces sales gueules, avait la Caillette, ils dévorent mon beurre sans rougir, crois-moi, ce qui ne les empêche pas de [illegible]

— Nous n'avons rien à nous reprocher, coupait Auberte avec brusquerie, et comme du Louisa, « crève pour le roi de France et pour celui de Prusse ! ».

*

Grand-mère devenait de plus en plus geignarde ; tous [illegible] mouvements semblait-il, lui coûtaient : elle gémissait en se tirant du fauteuil d'osier ; elle ne s'asseyait plus, mais se laissait choir avec un « han » profond. Puis elle se plaignait d'y avoir mal et de souffrir des oreilles. Elle maudissait le climat rhumatismeux où on la contraignait de vivre. Elle regrettait en reniflant [illegible] la maison, son jardin, ses voisins de Noyales. Elle comparait — et cette fois son monologue devenait presque jusqu'à la colère — son bon petit poêle à un trou à cette grande cuisinière flamande, « qui mangeait plus de bois qu'un four de boulanger ».

Parfois même, elle évoquait somptueusement son passé : il était si fort qu'à lui seul il aurait pu purger tout Guise de sa garnison de Boches. Car on les appelait les Boches depuis quelque temps et non plus les Allemands ou les Prussiens, et grand-mère disait comme tout le monde. Le mot lui plaisait d'ailleurs : entre ses [illegible] sèches et trop rouges et sur sa grosse langue [illegible] qui n'arrêtait plus de passer et même de pendre, [illegible] avait l'air de le rejeter, ce mot gras, de le cracher comme une injure profonde.

L'enfant qui allait maintenant sur ses sept ans, trouvait tous les jours un prétexte pour quitter la maison.

Un peu plus haut, sur la route de Laon, il y avait une ferme avec trois ou quatre marmots : une fille de dix ans peut-être, un autre de quatre ou cinq, qu'on tenait encore en bébé, et deux galopins de sept ou huit ans. Ils se réfugiés qui savaient tout et n'avaient peur de rien.

La bande courait les champs et le petit bois. Quelquefois, c'était pour cueillir des pissenlits ou ramasser de l'herbe pour les lapins. Plus tard, en saison, c'était pour glaner ou pour découvrir dans les sillons les pommes de terre — aussi petites que des billes — oubliées par les ramasseux. Souvent, c'était pour le seul plaisir de courir, de se battre, de se fâcher, de se réconcilier, d'aller à la chaparde et de faire les quatre cents coups.

On dénichait des nids au printemps, et je te dis qu'on gobait les œufs des merles ou des sansonnets ; pour ceux des fauvettes, des mésanges, des bouvreuils ou des chardonnerets, on les vidait par deux trous d'épingle pour les rapporter à la maison et faire collection.

Au printemps encore, on allait sous les charmilles pour prendre des hannetons ; on emportait un sac comme ceux qui servent pour le sucre ou les pommes ; le grand montait sur l'arbre et secouait les branches, les hannetons tombaient comme une pluie de prunes un jour d'automne — « pas si vite » ! — les quatre autres ramassaient, ramassaient, emplissaient le sac, le portaient à tour de rôle, ou, fatigués, le traînaient sur l'herbe. Le soir, sur l'aire à grange on débattait le partage ; les filles, la grande surtout, se montraient insatiables ; ça se terminait souvent par des coups.

A droite de la ferme, mais loin déjà dans les champs et sur la pente de la vallée, un vieux puits les attirait souvent. La margelle écroulée et branlante sortait à peine du sol et il était interdit aux enfants d'en approcher. En se penchant on voyait luire, au fond d'un tunnel d'ombre, une eau calme et noire. Un caillou qu'on laissait tomber sifflait, faisait un plouc et puis, plus maigres, trois ou quatre ploc.

Alors une rage obscure les prenait tous et ils frappaient à coups de sabot les blocs de la margelle et les précipitaient dans le puits : deux, trois, quatre grosses pierres tombaient en même temps. Mais ça ne faisait qu'un bruit sourd et la paix revenait bientôt sur la surface noire, la paix et le secret qui étaient tout-puissants et les émerveillaient.

Robert dit un jour que cette eau communiquait avec celle de l'Oise. Cette déclaration jeta la stupeur. Puis les filles frissonnèrent et demandèrent en criant d'où il tenait ça. Il mentit : « De mon père, qui est à la guerre. » Cette autorité ne les écrasa point. Ils discutèrent âprement sans parvenir à s'entendre. L'Oise, c'était si loin ! On ne la voyait même pas d'ici.

— L'Oise de Guise, déclara la grande fille, ce n'est pas la vraie Oise puisqu'on l'a serrée entre des murs et qu'elle s'abaisse à passer sous des ponts...

On fit projet de descendre un jour jusqu'à l'Oise des champs et des prés. Elle est là-bas, dit le chef avec autorité, derrière toutes ces lignes de peupliers... « Ecoutez !... » On prêta l'oreille et les filles pâlirent. Le chef affirma qu'il avait entendu souffler la rivière. Au retour, tout le monde marcha en silence, la poitrine serrée et le cœur gros de crainte.

Dans les mois qui suivirent, et si lointaines et folles que fussent leurs randonnées dans la plaine, ils revenaient toujours près du puits, se penchaient sur l'eau sombre et reprenaient et rembellissaient leur fabuleux projet d'aller voir un jour couler la rivière d'Oise.

— Et peut-être que si nous avons de la chance, dit la grande fille, nous trouverons l'endroit où les eaux se rejoignent.

*

Ceux du faubourg montant formaient bande, eux aussi, et un jour vint où les deux troupes se rencontrèrent ; on était au printemps et tous cherchaient, sur l'herbe neuve des prés, des champignons roses.

Ceux de la Désolation connaissaient mieux les bons endroits. Ceux du faubourg montant les laissèrent aller, puis les suivirent ; méfiants, les autres regagnèrent le couvert du bois.

Le lendemain, le même manège recommença. Ceux de la Désolation enrageaient, mais ils n'étaient pas en nombre, et surtout craignaient, un peu comme on craint l'enfer, ces enfants d'ouvriers, pauvrement vêtus, jamais débarbouillés, hirsutes et mal embouchés. Un grand diable, qui devait aller sur ses quinze ans et qu'ils appelaient le Quéserre (Kaiser), les menait avec une rude discipline.

Le troisième jour, comme ceux de la Désolation, fidèles à leur tactique, se dérobaient encore et se repliaient sur le bois, le Quéserre se détacha de son groupe, abandonna ses sabots et courut pieds nus sur la bande adverse. La grande fille resta un peu en arrière, protégeant les siens ; bientôt le Quéserre fut sur elle, et, la saisissant par ses nattes à pleins poings, la flanquait par terre. Ceux de la Désolation revinrent sur leurs pas ; ceux du faubourg montèrent à la rescousse. Le Quéserre avait placé ses deux genoux sur les épaules de la fille renversée.

Quel fut le premier à se saisir d'un caillou et à le lancer ? La grêle, bientôt, n'aurait pas été plus drue. Le Quéserre reçut une demi-brique sur le dos. La grande fille eut la joue fendue. Le Quéserre se redressa et se mit au tir, lui aussi. Ceux de la Désolation, tirant toujours, battirent en retraite, mais cette fois sur la cour protectrice de leur ferme. Le portail franchi, on n'échangea plus que des menaces et des injures.

De part et d'autre on tint conseil le soir même, car on voulait pour le lendemain une victoire.

★

L'estime mutuelle naquit ainsi au milieu des combats.

Huit ou dix jours plus tard, c'était tous ensemble qu'on courait la plaine et les bois. Ceux de la Désolation dévoilèrent sans rancune ni avarice leurs bonnes places à champignons, et ils furent admis à contempler derrière le cimetière le trésor de guerre du Quéserre et des siens ; il y avait bien quinze ou vingt grenades en forme d'œuf et deux ou trois autres qui étaient emmanchées sur des bâtons, des cartouches par centaines, de la poudre en lamelles plates et jaunes, et, surtout, précieusement enveloppée dans des papiers goudronnés, de la poudre légère — l'allemande plus rousse et la française plus noire — que le Quéserre et ses féaux avaient tirée des cartouches en faisant sauter les balles.

Un peu humiliés, ceux de la Désolation emmenèrent leurs nouveaux amis jusqu'au puits mystérieux et une discussion fort grave sur le sujet des eaux souterraines se poursuivit jusqu'au soir.

Le trésor de guerre s'enrichit encore, et très vite, car on se piqua d'émulation. On trouva même, à la corne du bois, dans une grande boîte grise et plate, tout un lot de cartouches allemandes insérées dans une bande de toile.

On dénicha aussi, derrière une haie, deux pelles à court manche qui laissèrent le Quéserre rêveur :

— Si seulement on avait des pics-pioches, dit-il enfin.

Le lendemain, la grande fille en trouva deux dans je ne sais quelle resserre de la ferme.

— A présent, déclara fermement le Quéserre, on va pouvoir jouer à la guerre de tranchées.

Et ce fut le grand travail de l'été.

Quand les avoines et les blés montèrent assez haut pour dissimuler leurs allées et venues, ils transportèrent le trésor très loin vers l'Ouest, dans une carrière abandonnée envahie par les faux genêts, les ronces, l'aubépine, la prunelle sauvage, les clématites et les viornes. Un chemin creux et sinueux la raccordait à la route de Saint-Quentin, au bord de laquelle on avait placé un guetteur, innocemment occupé à lier des bottes de coquelicots et de bleuets.

Puis on commença de creuser, à 20 ou 25 mèt l'un de l'autre, deux trous étroits qu'on voul profonds. Mais on trouva trop vite le sable et les tra chées s'éboulèrent. Le Quéserre serra les dents ; rien devait décourager les travailleurs : ils recommencèr un peu plus haut.

La besogne, pourtant, ne fut pas achevée qua arriva le temps de la moisson, et l'on dut s'interromp le cœur gros de colère rentrée : trop de moissonneu de moissonneuses, et de glaneurs surtout, rôdaient a alentours de la carrière. D'ailleurs la bande avait mal à maintenir sa cohésion, car les mères, pour glane, mobilisaient âprement leurs enfants.

Vers la Saint-Denis les terrassiers se remirent au t vail et l'on eut, bien avant le temps des betteraves, dé tranchées ennemies qui dissimulaient, têtes compris la grande fille et le Quéserre lui-même.

Il ne restait plus qu'à se battre ; mais le mom venu, personne, hélas ! ne voulut accepter de tenir rôle des « Boches ». Le Quéserre usa d'éloquence, supplications, de menaces, rien n'y fit. Tout le mon voulait faire la guerre, mais dans le seul camp franç

Le Quéserre promit que les Boches ne seraient désavantagés dans le partage des armes ; qu'ils serai même favorisés.... Mais tous les visages qu'il regard loin d'être alléchés, se fermaient obstinément.

— Alors, dit-il, on tirera au sort, ou bien c'est fi

On accepta de tirer au sort.

Le malheur voulut que la grande fille fût proclar Boche au milieu des jubilations de ceux qui eurent gloire d'être Français. Robert, lui, aurait aimé Anglais ; il y eut même des candidats roumains, rus et italiens ; le Quéserre se montra intraitable :

— Français contre Boches, déclara-t-il, autrement n'y reconnaîtra rien.

La guerre, enfin, put commencer. De tranchée à tr chée, il y eut d'abord des échanges de volées de caillo Elles atteignaient rarement leur but ; même lorsqu brave se faisait faire la courte échelle et sortait tou buste du trou.

Il y eut des assauts. Les Boches bondissaient t ensemble et couraient sur la tranchée française ; nourri que fût le tir, il ne les arrêtait pas, et les Boch même blessés, tombaient sur l'adversaire et sautai dans la tranchée française, qu'on déclarait prise. C'é humiliant ; pour rétablir l'équilibre, les Français, al donnaient l'assaut à leur tour, s'emparaient de la tr chée allemande et dictaient la paix.

Mais on se lassa vite de ces victoires trop prév et le Quéserre dut trouver mieux. Après avoir b réfléchi, il recommanda aux assaillants de se munir ficelles : la victoire ne serait accordée que lorsque vaincus, dans leur tranchée conquise, seraient jeté terre pieds et poings liés. La grande affaire, alors, de savoir tomber à pic sur les épaules d'un adversai pour éviter le cafouillage les assaillants avant de so de leur trou se distribuaient leurs victimes.

La question fut posée, bientôt, de savoir comm on utiliserait les grenades.

La grande fille, reprise peut-être par la douc naturelle à son sexe, rageuse aussi d'avoir été désig comme générale des Allemands, ne prit part au dé que du bout des lèvres. Robert, lui, parlait à tue- et avec tant de gloriole qu'il commença à se f mal voir.

Il y eut un fort parti pour affirmer qu'il fallait gar ces grenades pour aller, quand on saurait s'en don l'occasion, pêcher dans l'Oise ou dans les mares pâtures ; si on n'y allait pas, on trouverait peut- des braconniers pour racheter les œufs de fonte, ce n'était pas autrement qu'en grenadant rivières étangs que le père Félampin, Palaleux et Cuisse ja prenaient les poissons et les grenouilles qu'ils venda aux bourgeois de Guise.

JUDEN BOUCHER

Le Quéserre hésitait. Ce fut finalement ce glorieux de Robert qui emporta sa décision : de tranchée à tranchée, mais sans sortir, on se battrait à la grenade.

Et cette bataille fut livrée le jour même.

Les Allemands se terrèrent dans leur tranchée, et, debout sur Robert qui, du fond de la tranchée française, lui faisait la courte échelle, le Quéserre dégoupilla et lança la première grenade. Elle tomba à mi-chemin, mais déclencha dans le creux de la carrière et sur la terre rocheuse le tonnerre de Dieu. Quand, quelques secondes plus tard, les frimousses des Allemands réapparurent, la grande fille et sa sœur étaient jaunes comme des citrons avec de grands yeux bleus qui tournaient au violet. Les gars se forçaient pour arriver à rire. Seuls, le Quéserre et Robert étaient vraiment fiers et contents.

C'était à la grande fille de lancer, au nom des Allemands, la grenade de réponse. Elle s'y refusa en pleurnichant.

Le fils du fermier accepta d'opérer à sa place. Mais il n'était pas grand et celui qui lui faisait la courte échelle tremblait sur ses quilles ; à peine eut-il dégoupillé que, pris de peur, il lança la grenade, non pas à la volée et à pleins bras, mais comme on lance une boule. Elle éclata à 3 ou 4 mètres de sa tranchée avec un miaulement si affreux qu'ils crurent tous que le ciel allait leur tomber dessus.

Le Quéserre fut pris d'une colère violente.

— Tas d'andouilles ! cria-t-il, moi et Robert nous lancerons toutes celles qui restent ! Allez ! Muchez-vous comme des lapins !

Il en restait quatre.

Le Quéserre lança la première. Elle fit, comme tout à l'heure, un bruit terrible que répercutèrent les murs et les creux de la vieille carrière. Quelque part, une grosse pierre se détacha de la paroi haute et roula lentement jusqu'au bord du chemin ; elle bondissait, s'arrêtait, repartait, s'arrêtait encore, et douze petits cœurs d'enfants suspendirent leurs battements à son bruit.

Quand tout s'apaisa, personne n'osa remuer dans la tranchée des Allemands non plus que dans celle des Français. Mais quatre paires d'yeux pleins d'amiration et d'effroi se levèrent sur le chef et sur son acolyte.

Robert lança la deuxième. Sa poitrine se soulevait en tempête. Quand il monta sur les mains jointes puis sur les épaules du Quéserre en serrant dans le poing l'engin terrible qu'il n'osait pas quitter des yeux, sa bouche était sèche, et de sa gorge aride aucun son n'aurait pu sortir. Il dégoupilla fébrilement, lança et se laissa choir ; en rigolant, le Quéserre l'empêcha de tomber à la renverse. L'éclat de cette grenade fut, aux oreilles de Robert, plus sec et comme plus hargneux que le tonnerre des autres.

« A la troisième ! » hurla le Quéserre, et il colla Robert à la paroi avec rudesse et grimpa tout de suite sur ses mains et sur ses épaules, et « Ran !... » Mê bruit, même cascade de tonnerre, et puis, cette fo dans la tranchée des Boches, le cri aigu d'une fi la grande sans aucun doute :

« Non ! Non ! J'ai peur ! peur ! peur ! »

Le Quéserre riait. Robert, pour lui plaire, s'efforç de rire aussi. Les quatre autres, accroupis et le cou l'horizontale, étaient blêmes et n'osaient même pl se regarder. Le cri de la fille leur déchirait les entraill

« A la quatrième ! » dit rudement le Quéserre.

Et il la tendit à l'enfant en s'appuyant à la par les épaules relevées, les mains unies au bas du vent Et Robert trouva le courage inhumain d'obéir, le fro enfiévré, le nez pincé, les pieds lourds.

Le voici, la tête et tout le buste hors de la tranch il a tiré la goupille, la grenade fuse déjà... Dieu ciel ! La folle ! la folle ! Elle crie toujours et elle quitté son abri ; et elle court ; jamais le sol n'a é aussi nu. Robert ferme les yeux, et, d'un bras mo lance la grenade ; puis il retombe, inerte comme u poupée de son.

Ils ont eu le temps, là-haut, au bord de l'immen carrière, de tout voir. Ils entendent le craquement la grenade. La fille tombe et saigne. Ils accourent. les voit qui glissent sur le sentier, qui sautent de r en roc, qui dévalent de buisson en buisson. Ils crie Ils jurent. Ils tendent le poing. Les hommes d'abor et puis les femmes, comme des furies. Le fermier, réfugiés, la mère de la fille et toutes ces harpies faubourg montant.

— Ma fille ! Ma petite fille ! Elle est morte !

— C'est ce gamin qui lançait, celui du cimetière, l'ai bien vu !

— L'enfant de p...

— Oui, l'enfant de p...

Il reçoit des gifles, des crachats. Une ouvrière dépo traillée lui tire les cheveux.

— Enfant de p... !

Non, la grande fille n'est pas morte. Il la voit comn dans un songe ; elle est debout, elle marche ; on l presse sur l'oreille un mouchoir, deux mouchoirs, u écharpe ; rouges ces mouchoirs, rouge cette écharpe.

Il entend encore :

— Elle a l'oreille coupée !

Puis il reçoit sur les yeux et le nez une grande gif brutale qui l'aveugle.

— Enfant de p... !

Et, comme si l'on craignait qu'il n'entendît point, u voix de femme, une haleine pourrie se penchent s lui :

— Ta mère est une p... !

Ils s'en vont tous. Même les camarades. Même Quéserre. Ils prennent le petit chemin qui rejoint route. Ils courent. On ne les entend plus. Il est seul. On dirait que la nuit est déjà tombée. O maman ! mama Auberte, comme j'ai mal !

LIVRE DEUXIÈME : AUBERTE

On avait faim. Dès le début du premier hiver ils s'étaient mis à tout recenser, à réquisitionner, à frapper les communes et les gens de lourdes contributions en argent et en vivres ; puis on organisa le ravitaillement, et la misère, avec le printemps de l'année 1915, s'installa. Comme toujours, les pauvres en souffrirent les premiers, et le plus durement.

Il ne faisait pas bon d'être sans homme ; il vous restait tout juste, au bout de quelques semaines, vos beaux yeux pour pleurer... Quand vous aviez vendu ou échangé, un par un, les outils de l'absent : sa bêche, ses râteaux, sa grande scie couperesse, ses scies à bûches, ses égoïnes, sa petite forge et son enclume, son établi garni de ciseaux à bois, de tiers-points et de rabots... quand vous aviez vendu ou échangé, ou transformé pour l'usage de l'enfant (et non sans soupir ni larmes) tous les effets de l'absent : ses vieilles chemises, puis ses meilleures, ses caleçons de laine, ses bourgerons — quant à ses chandails, on les défaisait pour en tirer des pelotes de laine à tous usages, et ses chaussettes suivirent le même chemin — ses pantalons de drap, puis ses pantalons de velours, sa veste de chasse, ses chaussures, et même jusqu'aux brides de cuir de ses sabots...

Alors vous cherchiez à céder, contre trois fois rien, les deux valises et la malle qui dormaient au grenier. La brouette suivait. Le grand poêle flamand dont les nickels faisaient l'orgueil de la maison, il mangeait trop de bois, et l'on trouvait bien vite une fermière riche pour vous le prendre, vous donner un petit Godin à la place et promettre de vous apporter, pendant trois ou quatre mois au moins, des œufs et du fromage.

Les chemises de toile fine ou de batiste de votre trousseau de jeune mariée — votre mère avait mis dix ans d'économies et de choix réfléchi avant de les acheter — partaient à leur tour ; c'était comme la mort de votre jeunesse, et les larmes vous rongeaient les paupières.

Voilà pourquoi vers la fin de l'année 1915 — et je dis qu'elle montra une ingéniosité merveilleuse et un courage du diable pour tenir jusque-là — Auberte chercha du travail.

★

Des cultivateurs — par chance, leur maison se tenait encore sur le terroir de la commune — acceptèrent, mais comme à regret, de la prendre.

Le vieux, le père de la femme, était un Picard grand et maigre comme ils sont souvent, le nez aigu, les yeux gris, les cheveux blancs mais drus et solides, la parole rare ; on le savait autoritaire et volontiers despotique, habitué à gouverner sans réplique un bien de plus de 100 hectares et tous les gens et les bêtes qui vivaient dessus ; méfiant, de surcroît, et près de ses sous, ayant jugé une fois pour toutes que le domestique n'est qu'une bête plus rétive que le bœuf ou le cheval et qu'il faut payer, comme si ce n'était déjà pas assez de le nourrir et de lui donner son coin de paille fraîche.

Auberte, au premier coup d'œil, lui parut trop grasse, trop tendre, trop bellement propre.

— Moi, dit-il, je ne suis plus le patron, ici, mais j'ai toujours mon mot à dire ; et mon mot, c'est que ceux qui n'abattent point d'ouvrage sont bons à jeter sur la route !

Sa fille était laide ; grande comme lui et anguleuse, le cheveu jaunâtre tiré vers le cou en un chignon-crotte hérissé d'épingles ; la voix aigre et des yeux gris verts qui voyaient tout et auraient obligé le diable à baisser les siens.

Elle surveillait son homme, un géant roux et puissant, grand mangeur et buveur, luisant de santé et qui, par contraste avec le beau-père, paraissait bon garçon. Il était, de fait, de cœur aussi sec que les deux autres, mais il y paraissait moins ; il avait la manière, comme on dit, et les domestiques l'aimaient bien, mettant la chicherie des repas et des gages et la rude exigence de besogne sur le compte du vieux et de sa fille.

La femme, tout de suite, détesta la belle Auberte, et l'homme — encore qu'il sût bien qu'il n'oserait jamais risquer sous son propre toit un geste d'invite — se passa la langue sur sa moustache rousse.

Elle resta chez eux un grand mois. Elle ravaudait et repassait pour tout le monde et donnait un coup de main, quand il le fallait, pour trier les pommes de terre, retourner les fromages, emprésurer le lait, chauffer le four à pain et fendre du bois. On la nourrissait à midi, méchamment, comme on nourrissait tout le monde, et on lui donnait tous les soirs un litre de lait et un quelque chose de solide : morceau de lard, demi-quart de beurre, poignée de sucre, paquet de farine, quart de boisse de pommes de terre.

A la maison, la vieille pouvait nourrir l'enfant et préparer, pour le soir, un semblant de repas.

Quand, à la fin du mois, Auberte demanda qu'on lui donnât moins, mais qu'on la payât d'un peu d'argent aussi, la patronne déclara :

— Puisque vous êtes mal ici, ne revenez plus demain.

★

Trois jours plus tard elle s'était replacée, mais de l'autre côté de l'Oise, à plus de 5 kilomètres de Guise, dans un pays où prés et vergers de Thiérache remplaçaient déjà les champs picards. C'était sur le terroir de Villers, et il lui avait fallu passer deux après-midi en démarches à la Kommandatur pour obtenir un ausweiss.

Ses nouveaux maîtres étaient herbagers ; lui, homme de quarante ans passés et père de huit enfants, avait été mobilisé comme garde-voies, ce qui lui avait permis de rentrer au lendemain de la bataille de Guise. Il était large et épais comme sont d'ordinaire les Thiérachiens, si large et si épais — gonflé de sang et de force — qu'il paraissait court encore qu'il mesurât plus de 1 mètre 80 ; la tête ronde, le teint haut en couleur, le rire facile ; un peu méfiant peut-être devant les nouveaux et les étrangers, mais, comme on dit, le cœur sur la main.

La maîtresse avait été belle femme ; brune, la croupe large et le sein alourdi par les maternités, elle conservait un teint aussi éclatant que celui des pommes, et un casque de cheveux opulents. Elle gouvernait sa marmaille à grand renfort de tendres baisers et de taloches sonores et largement appliquées.

Comme il est généralement d'usage dans ce pays, elle s'occupait surtout aux besognes du ménage ; dans la ferme elle se bornait à tenir propres la cave, le beurre battu et les fromages qu'on affinait.

Avec ces temps de misère elle n'arrivait plus à ravauder les hardes du patron, du valet, de la servante flamande, des deux aînés, déjà au travail, et des six autres qui étaient tous, garçons ou filles, de vrais brise-fer. Comme elle maintenait dans ses chambres, dans le grand couloir pavé et même dans l'énorme pièce commune une propreté méticuleuse, elle n'en pouvait plus, et Auberte, la belle Auberte nette et brillante comme un sou neuf, fut accueillie par elle avec des protestations de joie qui n'étaient pas feintes.

On tomba vite d'accord sur les conditions : un litre de lait — « un litre au moins », dit généreusement le patron — tous les soirs, des provisions trois fois par semaine, le repas de midi, et 10 francs par mois.

Il y avait une machine à coudre et Auberte abattit sa besogne bien plus vite que les herbagers ne l'avaient tout d'abord calculé. Quinze jours après son entrée il lui arriva de tourner en rond. Se rendre utile dans les étables, elle en était bien incapable, et, d'ailleurs, les autres suffisaient à la besogne.

— Si seulement on était au printemps, soupirait la fermière, il y a tant à faire au printemps !

Auberte, qui se sentait là comme chez elle, avait le cœur gros de honte.

— Je pourrais ne venir que le matin, hasarda-t-elle.

— C'est ça, c'est ça.

Ils avaient saisi la perche.

Mais les Allemands s'en mêlèrent, et lorsqu'elle eut la naïveté, en allant faire renouveler son ausweiss en fin de semaine, de ne demander que la permission du matin, la chose leur parut suspecte. Le feldwebel lui dit de revenir l'après-midi quand il aurait consulté ses chefs. Elle revint :

— *Kein ausweiss nür für morgen.*

Elle rougit, et deux larmes montèrent à ses paupières. L'homme était un vieux territorial endormi et poussiéreux, un vrai grand-père ; cette douleur sincère l'attendrit ; il fit tourner sa calotte ronde sur son crâne rasé, se gratta la nuque, leva les bras au ciel et soupira :

— Malheur la guerre !

Elle gravit le chemin du faubourg comme un calvaire. Où étaient sa fierté, son entrain, sa jeunesse d'autrefois ? Il faisait froid, elle n'en sentait rien. Elle poussa la porte ; sa mère rechargeait le poêle, le fauteuil était libre : elle s'y laissa tomber.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Dis ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda la vieille.

— Laisse-moi !

Elle ferma les yeux. La présence de grand-mère l'empêchait seule de s'abandonner aux larmes.

— Où est Robert ?

— Avec les autres, il court les champs.

Auberte aurait voulu courir les champs, elle aussi ; comme autrefois, les nattes sur les épaules, et aux joues la morsure du froid. Savoir qu'en rentrant il n'y aurait qu'à avaler la soupe fumante, tirer la moustache rousse de papa, embrasser tout le monde, se plonger dans le lit, dormir, et, demain, retrouver les mêmes champs, le vent, le froid, et tous les autres aussi insouciants et fous que soi...

Ah ! même le temps du pensionnat était un beau temps ; les Sœurs vous appelaient mademoiselle ; il suffisait de remuer les lèvres et de penser à autre chose et Sœur Marguerite vous donnait comme à toutes un bon point de prière. Le samedi, vêtue seulement d'une chemise de toile, on se baignait dans de l'eau bien chaude, et on riait, Seigneur Jésus! Le dernier dimanche du mois papa arrivait et enlevait sa petite fille : fouette bourrique ! Le chemin de Noyales était plus beau que celui du Paradis, dont parlait si souvent et avec de si grands mots M. l'aumônier.

Auberte — les unes l'appelaient Aube et les autres l'appelaient Berte, et elle criait, en riant aux larmes, que les méchantes la coupaient en deux — possédait une boîte à provisions dont elle détenait la clef ; il y avait de tout dans la boîte, et rien que des secrets...

Le poêle poussa un fort soupir.

— J'ai encore mis trop de poussier, dit grand-mère.

Auberte détourna la tête, et, cette fois, les larmes qui ne voulaient pas tomber lui brûlèrent le coin des yeux.

Grand-mère sortit. Le soir était venu. Grand-mère fit quinze à vingt pas sur la cendrée, puis, tournée vers les quatre horizons, se mit à houper le petit.

— Ro-o-o-bert ! Ro-o-o-bert !

Auberte se redressa dans son fauteuil, ouvrit grand les yeux — elle sentait qu'ils devaient être plus clairs qu'à l'ordinaire — et regarda avec haine les quatre murs et les objets familiers de la petite pièce.

Elle n'avait jamais aimé cette maison exposée à tous les regards et à tous les vents.

Maison étroite et toute en longueur, simplette et sans autre coquetterie qu'un jardin qui, lui aussi, souffrait d'être sans abri sur la plaine immense. A peine était-elle plus grosse et belle qu'une maison ouvrière du faubourg montant ou qu'un de ces estaminets de rouliers qu'on voit au bord des grandes routes.

Elle frissonna. Elle se mit presque en boule dans le fauteuil, relevant les talons, et les genoux montés vers la figure.

On était si bien dans la maison de Noyales ! C'était une belle demeure de pierres blanches avec un toit à quatre pentes, et, sur le devant, un grand jardin de fleurs entouré d'une grille ; une maison aussi belle, plus belle même que celles des notaires des gros bourgs. Un chemin partait de la route, suivait le jardin et menait à la forge et aux magasins de papa. C'était « notre chemin ». On pouvait, en cas de brouille, en chasser les filles dont on ne voulait plus.

Papa avait acheté cette maison l'année où Auberte fut mise au pensionnat ; on parlait, à mots couverts, d'un héritage. D'ailleurs, papa, cette année-là, était devenu un homme très propre et qu'on prenait plaisir à embrasser : il ne ferrait et ne forgeait plus lui-même ; il avait pris un premier compagnon et il s'occupait, lui, des charrues, des semoirs, des vans, des pompes, de toutes les grosses machines à pattes et à ventre d'insecte de son magasin tout nouveau.

— R-o-o-bert !

Maman... Pauvre maman. Comme elle a vieilli, maman ! Quand Robert est né, elle était toujours vive, grasse et proprette. C'était il y a un peu moins de sept ans ; oui, voilà un an et demi, ou presque, que dure cette guerre. Nous n'avons plus rien à donner, plus rien à échanger ; nous allons avoir faim comme il y a deux mois.

— R-o-o-bert !

La voix de maman s'est éloignée. L'enfant doit être au diable vauvert...

Auberte ferme les yeux. Le poêle est rouge ; le temps paraît gros d'une silencieuse menace de neige. Auberte a peur, comme une pauvre bête à l'entrée de l'hiver.

L'enfant doit être loin. Peut-être ne reviendra-t-il jamais ? Un frisson parcourt Auberte. Le père de l'enfant, Auberte ne l'a jamais revu. Elle le méprise. Elle le hait. Si elle le revoyait, ou bien elle lui marcherait sur les pieds sans lui dire un mot, ou bien elle lui cracherait au visage. Des trois hommes qu'elle a connus, il est le seul contre lequel elle nourrisse encore une rancune tenace ; oh ! sans fureur ! Dans l'ordinaire de la vie Auberte est calme comme un lac ; son beau et doux visage, ses grands yeux humides, ses cheveux souples, fins, abondants, lumineux, et tout son grand corps de nacre rose et de lait ne sont qu'un merveilleux sourire du bon Dieu.

C'était le premier qui lui disait cela, celui de Laon, quand elle n'avait pas vingt ans ; et il avait raison ! Et Auberte sentait et savait qu'il avait raison...

Louis, cher petit Louis sautillant et brun, malicieux un écureuil !

Auberte, ses brevets passés, avait voulu travailler. Papa, après une colère terrible, avait dit oui mais en prédisant qu'elle s'en repentirait. On lui avait trouvé une place dans un bureau de Laon, et M^lle^ de Longuépée, qui était native de Noyales où elle gardait de la parentèle, avait consenti à la prendre chez elle en pension.

— Vous me paierez, monsieur le forgeron. (Elle appelait papa ainsi, dans le dessein de l'humilier, fer-

gnant d'ignorer qu'il était devenu négociant et qu'il vivait dans une maison achetée par lui, à beaux deniers comptants, à je ne sais quel Longuépée ruiné par la paresse et l'amour des chevaux.) Vous me paierez, monsieur le forgeron, mais si peu que rien ; votre demoiselle me tiendra compagnie puisque aussi bien les Sœurs de Malzy vous l'ont élevée dans les bons principes.

Et puis il y avait eu petit Louis et toutes ses audaces ! Le jardin de Mlle de Longuépée se terminait par un appentis adossé au rempart. Vint le printemps, et petit Louis escalada ce rempart. Il était drôle, petit Louis ; il faisait des vers (ou il les recopiait) et les disait à Auberte en lui soufflant doucement dans l'oreille. De là-haut, il se laissait glisser sur le toit de l'appentis, se recueillait en souplesse sur la terre molle et, sans plus de façon, traversait le jardin, bondissant de buisson en buisson — le cœur d'Auberte bondissait en même temps — poussait la porte et montait à la chambre de la jeune fille.

La première fois, quand il lui avait annoncé qu'il arriverait ainsi et le soir même, elle avait cru que, comme d'habitude, il plaisantait... Le bon temps qu'on s'était donné !

Mais voilà ! Il arriva qu'un soir, trop pressé sans doute, petit Louis franchit le rempart plus tôt qu'à l'accoutumée. Mlle de Longuépée s'était attardée au jardin, puis à ranger ses outils de poupée ; comme elle sortait de l'appentis, petit Louis lui tomba sur les épaules, quasiment à califourchon.

On n'en faisait pas accroire à la damnée vieille fille. Elle se saisit d'abord du bouquet de violettes que petit Louis apportait et comprit derechef qu'elle n'avait pas affaire à un cambrioleur ordinaire.

Papa, mandé à Laon, fit une colère formidable, estima que la famille était déshonorée, obtint toutefois de Mlle de Longuépée la promesse que le secret serait bien gardé...

— ... S'il n'y a point de conséquence, dit méchamment la duègue... et remmena sa fille. Pendant les 50 kilomètres du voyage, papa n'adressa point la parole à Auberte. Mêmement, il mit plus d'un mois avant de lui dire autre chose que : « bonjour ou bonsoir ; oui ou non ; mange ou va te coucher ».

Des pas sur la cendrée de la cour. On n'a pas renouvelé les cendres depuis le départ de Ludovic pour la guerre, et les pas s'entendent moins bien qu'avant. La porte qu'on pousse ; voici l'enfant et grand-mère.

— M'man !

Il est animé, les joues fraîches et rouges, les cheveux fous. Il ne ressemble pas à Ludovic. Il ne ressemble pas à l'autre. Il me ressemble. Il ne ressemble qu'à moi.

Auberte se secoue et s'éveille tout à fait.

★

Le lendemain était un dimanche, et dès 9 heures du matin Jeannette arriva. Elle avait déjà les yeux tout rouges ; après que grand-mère, l'enfant et Auberte l'eurent embrassée, elle fondit en larmes.

— Tu vas saler ton café, ma fi ! dit grand-mère avec commisération en regardant les larmes qui tombaient dans la tasse.

— Pour ce qu'il vaut ! répondit Auberte en haussant les épaules. Et la fille pleura de plus belle.

— Tu seras en retard ! dit encore Auberte en s'adressant à l'enfant ; docile, mais comme à regret, Robert prit son livre de messe et vint « faire au revoir » à tout le monde.

— C'est à cause de la Sèche, dit Jeannette en refoulant ses larmes et après s'être assurée que l'enfant avait bien repoussé la porte derrière lui. Nous habitons porte à porte, et elle ne me parle plus. Ce matin, en lavant sa pierre de seuil, elle a fait exprès de me jeter son seau d'eau dans les jambes.

Grand-mère, un peu dure d'oreille, entendait très mal ces paroles coupées de soupirs ; elle s'en désintéressa et descendit à la cave. Tout d'une traite, alors, la fille ajouta :

— Comme je faisais « ah ! » pour dire que ça n'était pas gentil, elle m'a crié : « Ça lavera ton c... de p... à Boches ! »

Et Jeannette, là-dessus, ne fut plus vraiment qu'une fontaine. Elle finit pourtant par se reprendre, et, toujours reniflante, s'expliqua... Qu'elle n'avait rien trouvé en usine ; que, dans les fermes, les femmes en puissance de mari ne voulaient pas d'elle parce que les hommes sont tous des cochons et qu'on ne sait jamais ; quant à celles qui sont seules, elles cherchent plutôt un valet ou une servante bâtie comme un cheval ; qu'elle ne savait pas coudre, ni compter, ni écrire comme Auberte; alors, que voulez-vous qu'elle fasse ? Pendant trois mois, elle avait travaillé à l'hôpital avec le docteur qui venait de rentrer ; un saint, ce docteur, il soignait tout le monde pour rien et mangeait à peine, lui et les siens; c'est dire qu'il ne payait pas, et Jeannette ne pouvait vivre ni des rentes qu'elle n'avait jamais eues ni de l'air du temps. Alors, je suis serveuse au casino des officiers.

Bien sûr qu'ils me regardent, les officiers ; et même les ordonnances ; j'ai guère plus de vingt ans et je suis brune ! Personne n'est de bois, chez eux comme chez nous. Mais pas touche ! Je te le jure ! Pas touche !

Comme Auberte écoutait sans répondre, pâle seulement et la poitrine un peu houleuse, Jeannette ouvrit son cabas :

— Je t'ai apporté une livre de saindoux ; du bon. Prends. J'en ai quasiment comme j'en veux...

Auberte prit le saindoux et dit :

— Merci, Jeannette !

La fille en eut le souffle coupé. Ce saindoux, c'était d'abord pour voir si on ne le lui refuserait pas en l'accablant d'injures comme avait fait, dimanche dernier, sa propre belle-sœur. Et voilà qu'Auberte acceptait et qu'elle disait merci. La fille eut envie de lui sauter au cou. Elle n'en trouva pas la force et se contenta de pleurer un peu plus fort que tout à l'heure.

★

La semaine fut interminable. Auberte partait le matin et rendait visite aux uns et aux autres. Aux deux patrons d'usine. Au secrétaire de mairie : il était diligent et de grand cœur, savait tout, connaissait tout le monde, et c'était par dizaines qu'il en avait tiré d'affaire...

— Je sais coudre, disait Auberte, le neuf comme le vieux. Je sais tricoter. Je sais broder (les gens ouvraient des yeux ronds : qui songerait encore, aujourd'hui, à donner à broder ?) Et j'ai mon brevet supérieur, et on m'a appris à tenir des livres.

Elle ajoutait quelquefois, soit pour se donner l'occasion de sourire, soit même, une ou deux fois, pour tenter de paraître menaçante : « Et je sais même encore assez d'allemand, ça peut être utile, n'est-ce pas, par le temps qui court ? »

Mais rien. Elle ne trouva rien. Tout le monde avait les siens que la misère des temps rendait appliqués et dociles.

Quand elle rentrait, le soir, grand-mère ne l'interrogeait jamais. La vieille attendait en faisant durer du mieux qu'elle pouvait les maigres provisions.

Auberte se couchait très tôt ; c'est à peine si elle aidait sa mère à nettoyer et à ranger la vaisselle. Au lit elle se sentait bien ; c'était comme son refuge ; sa belle indolence naturelle y retrouvait son compte. L'enfant, parfois, voulait grimper à côté d'elle pour jouer ; elle le repoussait gentiment.

— N'as-tu pas assez couru, vaurien, toute la sainte journée ?

Au vrai, il aurait dérangé les rêveries où elle se complaisait. Elle revoyait sa rencontre avec Ludovic. Oh ! Ça n'avait pas été un événement, mais le garçon, solide et de visage ouvert, lui avait plu tout de suite. C'était la première fois, après la mésaventure de Laon, que son père se risquait à la sortir. Ils étaient allé aux noces d'une cousine issue de germains, et Ludovic lui était échu comme cavalier.

— Il n'est pas riche, mais il a un peu d'instruction et il est bien de sa personne, déclara le père de la mariée.

Ludovic entreprit de faire la cour à sa cavalière et elle lui donna joyeusement la réplique. Après les noces, il vint faire emplette d'une bêche, d'un râteau et de dix autres outils au magasin de Noyales. Le vieux riait. Auberte sortait sur la porte.

Ils se retrouvèrent aux ducasses de Macquigny, de Malzy, de Villers et de Lesquielles. Il lui dit — oh ! moins bellement que petit Louis — cent choses douces, et qu'elle était belle. Il dansait bien. Il y avait dans ses bras une force brutale et saine, presque terrible, qui la bouleversait malgré elle. Elle finit par l'autoriser à venir parler à son père.

— Veux-tu donc faire un mariage d'amour ? dit le négociant à sa fille.

Depuis l'aventure de Laon il n'arrivait plus à lui parler avec naturel et franchise ; il ne procédait plus guère que par boutades. On aurait cru qu'il la craignait. Pauvre papa ! Au fond, malgré le peu d'argent du marieux, il n'était pas fâché de voir sa fille s'établir. Cette grande, blonde et calme Auberte, elle lui paraissait, au vieux père, aussi mystérieuse que la rivière d'Oise, et, parfois, trop doucement inquiétante.

Les mois passèrent. Le père mourut d'un coup de sang. Auberte montra ce qu'il fallait de chagrin. Tout le monde croyait que Ludovic reprendrait le commerce ; ç'aurait été bien naturel. Auberte s'arrangea pour qu'il en fût autrement : elle ne tenait pas à revenir à Noyales, ni surtout à vivre auprès de sa mère toutes les journées que Dieu ferait. Comme Ludovic n'avait pas grand goût pour un métier qui vous enferme du matin au soir, on loua le fonds ; cette solution procura de bonnes rentes à la mère, qui fut ainsi consolée.

Il arrive toujours des choses dans une ville. Ainsi, en 1908 ils avaient construit le canal et tous les messieurs, les patrons, les ingénieurs, les chefs d'équipe, s'étaient logés à Guise...

Celui-là, il était architecte ; un vrai Parisien aussi coquettement vêtu qu'une femme, et qui sentait bon. Le plus drôle, c'est qu'Auberte ne l'avait pas rencontré à Guise mais dans le train qui la ramenait de Saint-Quentin, où elle était allée porter de l'argent à la banque.

Auberte était déjà installée depuis dix bonnes minutes dans son compartiment (c'est maman qui lui avait donné, toute jeune, l'habitude d'arriver toujours en avance). L'homme marchait sur le quai et il regardait toutes les fenêtres. — Ces Parisiens sont pires que des pies. — Ses yeux croisèrent ceux d'Auberte ; elle vit bien qu'il avait été ému ; pour un peu il aurait dit, comme c'était la mode de dire en sifflant entre ses dents : « Mazette ! »

Il s'éloigna pourtant et elle ne le vit plus. Le quai était noir de monde. Le train siffla ; la portière s'ouvrit brusquement ; c'était lui ; il ôta son chapeau et dit fort poliment, mais avec un sourire très gai : « Vous permettez ? », et, sans attendre la réponse — il ne pouvait attendre, n'est-ce pas ? le train roulait déjà — il monta et s'assit devant elle.

Tout de suite, il l'étourdit de paroles. Elle sut son nom, qu'il était Parisien et architecte, que la construction du canal le retiendrait dans la contrée longtemps encore, qu'il aimait la musique, les promenades à la campagne, qu'il s'enfuyait vers Paris une fois tous les mois au moins, qu'il s'ennuyait le reste du temps, que les gens de Guise étaient plutôt froids et peu liants...

Auberte lui faisait belle mine ; il lui rappelait petit Louis, mais, il fallait le reconnaître, il était bien mieux habillé, plus grand et, surtout, plus déluré encore. Elle faisait « oui » en inclinant la tête et en souriant plus bravement. Une douce torpeur l'envahissait.

— Vous ne dites rien ? interrogea-t-il tout à coup en prenant enfin le temps de respirer.

— C'est que vous dites trop !

Et ils éclatèrent de rire en même temps.

Le train s'arrêta à Origny — c'était le seul arrêt de cet express — et ils tournèrent la tête vers la portière avec la même anxiété ; ils redoutaient tous les deux l'entrée d'un importun. Le train siffla et repartit ; le monsieur faillit battre des mains ; il la regarda ; elle rougissait ; ils étaient déjà complices.

— Pourrai-je vous rendre visite ?

La demande avait embarrassé Auberte au moins autant qu'elle l'avait flattée. Elle prit un air très digne pour dire qu'elle ne recevait point : son père était mort depuis trop peu de temps et son mari était un homme assez farouche.

Celui-là — Pierre, Pierrot, Perot, Rito — elle a bien cru, un moment, que ce ne serait ni comme avec petit Louis ni comme avec Ludovic, qu'il serait irremplaçable et d'une autre espèce, pour elle, que le commun des hommes, qu'elle l'aimerait, pour tout dire, comme on aime dans les romans.

Au souvenir de ces illusions Auberte rougit encore, elle hausse les épaules et s'enfonce plus profondément dans son lit.

Il s'arrangea très habilement pour la revoir. Il l'accompagna à Saint-Quentin. Elle lui accorda, très vite, ce qu'il demandait avec emportement et vivacité.

Il lui montait la tête avec son Paris.

— Tu m'emmèneras, Pierrot ?

— Je t'enlèverai.

C'est lui qui a prononcé le mot. Son cœur, à elle, s'est presque arrêté de battre.

— Je t'enlèverai, et pas plus tard que samedi prochain !

Elle arriva à la gare avec une petite valise où elle avait entassé toutes ses parures et ses trésors. Elle allait le suivre à Paris et jusqu'au bout du monde.

— Ton mari ne se doute de rien ? avait-il demandé.

Il paraissait nerveux, Perot, pas dans son assiette du tout, il n'arrêtait pas de se lever et de se rasseoir. Elle l'avait rattrapé par le cou et amené à elle et il s'était mis à ronronner, pour rire, comme il faisait si bien.

De grandes gares inconnues et animées. Elle se penchait à la portière pour lire leurs noms à haute voix : Noyon, Compiègne, Chantilly... Elle riait :

— C'est drôle, on croirait que je récite ma leçon d'histoire et que la Sœur est contente.

De Paris elle n'avait rien vu. Trop de gens pour qu'ils eussent un visage. Le fiacre et son bruit de pluie sur un toit. La chambre toute brillante et mousseuse, la servante qui l'appelait madame, le restaurant où il y a tant de choses à choisir qu'on peut toujours manger ce que l'on veut ou ce que l'on ne connaît pas.

— Tu n'as jamais été aussi belle.

Et c'était vrai, elle le savait, et la grande glace le lui disait aussi.

Il y eut le matin du quatrième jour où il dit — alors qu'elle s'attardait au lit comme d'ordinaire :

— Fais vite, Aube, le train de 10 h. 30 est le dernier que je puisse prendre. Il faut qu'on me voie sur les chantiers avant la fin du travail.

— Sur les chantiers...

Elle devint pâle comme la mort. Ainsi, il avait menti. Pauvre petit homme ! Il s'approcha d'elle et voulut lui prendre les mains. Elle ne pleura pas. En dix minutes, elle fut prête ; elle sortit la première ; il avait l'air de

courir derrière elle. Elle choisit un compartiment bondé. Elle n'ouvrit pas la bouche.

La montée du faubourg, ç'avait été pire qu'un calvaire. Ludovic l'avait battue, mais s'en souvenait-elle encore ? S'en était-elle aperçue ? Il était devenu terriblement silencieux dans les jours, dans les mois, dans les années qui suivirent. Il porta lui-même l'argent à Saint-Quentin. Il ne changea rien, pourtant, à ses habitudes. Même la nuit. Il pâlit seulement, et maigrit.

Et maintenant il était à la guerre ; aussi loin d'ici que papa au fond de sa tombe, que petit Louis dont Auberte n'a plus jamais rien su, que le Parisien qui n'a jamais donné signe de vie, que Paris lui-même et les villes extraordinaires qui gardaient son entrée.

★

Le lendemain, c'était dimanche ; Jeannette arriva à 9 heures et demie. Elle ne se mit pas à pleurer comme la dernière fois, mais, au contraire, à parler à tort et à travers, vite, très vite, comme une grive saoule.

Robert tenta vainement de se faire câliner ; elle lui prit la tête distraitement et l'embrassa au hasard. Le petit monsieur, vexé, ramassa son missel et sortit en prenant ostensiblement grand soin de ne pas lui dire au revoir. Quand il fut sorti la fille poussa presque un soupir de soulagement.

— Qu'est-ce que tu nous caches ? demanda Auberte en souriant.

— Je t'ai apporté du saindoux, un peu de beurre, presque une livre de sucre, une boîte de lait, douze gros biscuits et un kilo de pommes de terre.

Et ce disant elle déballa et exposa ses trésors. Grand-mère, d'admiration et de concupiscence, ravalait sa langue par petits coups précipités.

— Tu es bien gentille, dit encore Auberte ; elle se leva, saisit Jeannette par la taille et l'embrassa trois fois sur les joues.

— Comme vous êtes belles, toutes les deux, Marie-Joseph ! s'exclama grand-mère distraite un moment de la contemplation des richesses étalées sur la table. Et elle ajouta :

— C'est le jour et la nuit.

Jeannette se mit à rire nerveusement, si fort qu'on put craindre un moment qu'elle allait s'évanouir.

— Qu'est-ce que tu me caches ? murmura Auberte sur un ton de tendresse grondeuse et sans lâcher la taille souple de la fille.

Jeannette s'arrêta de rire, mucha sa tête dans l'épaule de la grande Auberte.

— As-tu trouvé du travail ? demanda-t-elle à voix basse.

— Non, pas encore, pas encore. Et alors ?

— C'est... qu'il y en aurait... peut-être... pour toi... Oh ! (et sa voix s'éleva) si tu ne veux pas, tu auras raison aussi ! Ce que j'en dis, Auberte, tu me comprends ? C'est à cause de toutes les misères et des langues de vipère ! Mais c'est un bon travail, économe que ça s'appelle : tenir les comptes et veiller à la chaparde ; et on est seule dans un bureau ; et ils payent bien.

Elle se dégagea, fit un geste large vers la table :

— Et tu as tout ça !

Elle s'effondra sur sa chaise en pleurant.

— Je peux commencer demain ?

Auberte était terriblement calme et pâle et sa voix avait martelé les syllabes.

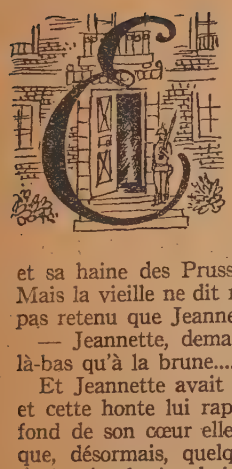
— Oui.

— Entendu.

Elle recula de deux pas, s'assit dans le fauteuil, saisit les accoudoirs d'osier et tira dessus jusqu'à les faire craquer. On voyait saillir, blanches, les articulations de ses mains.

A la fin, elle dit d'une étrange voix plaintive d'enfant :

— Mère, fais-nous du café.



Elle avait eu, à l'approche du soir, un moment de faiblesse :

— Jeannette, demain, si c'est bien entendu, tu viendras me chercher....

Puis une crainte l'avait prise; si maman, malgré son âge et sa surdité qui, de plus en plus, l'isolaient dans de vagues songeries, si maman retrouvait soudain sa flamme, sa vieille peur et sa haine des Prussiens et se mettait à la traverse ? Mais la vieille ne dit rien ; sans doute n'avait-elle même pas retenu que Jeannette travaillait chez les Allemands.

— Jeannette, demain, si tu peux, dis, ne m'emmène là-bas qu'à la brune....

Et Jeannette avait dit oui en reniflant. Cette terreur et cette honte lui rappelaient les siennes. Mais dans le fond de son cœur elle n'était pas mécontente de penser que, désormais, quelqu'un porterait avec elle le poids de la réprobation haineuse de toute la ville.

★

Le lendemain soir Auberte et Jeannette descendirent la rue du faubourg. Jeannette marchait tête haute ; celles qui les verraient sauraient qu'elle avait gardé une amie — et quelle amie : la belle Auberte, dont on n'ignorait point qu'elle était riche de chez elle et qu'elle avait une instruction de demoiselle — et ils apprendraient bientôt, sans doute, que cette amie était une compagne. Et Jeannette les connaissait bien ; pendant trois mois, ils ne parleraient plus d'elle, mais de cette compagne, de cette complice, et de cette complice seulement : un scandale tout neuf efface d'un coup celui qui l'a précédé.

Auberte ne disait rien et ne voyait personne, pas même Jeannette qui lui tenait le bras. Le soir tombait. Il avait fait très froid toute la journée et Auberte semblait s'être réfugiée, coite et chaude, dans son grand manteau. Ne penser à rien, surtout ne penser à rien ! Le vent de la nuit, venu de l'Oise, humide et comme caressant, monta la rue. Auberte ralentit le pas ; oui, elle se promenait, doucement, comme autrefois ; la nuit qui descendait n'était pas menaçante, et demain serait un jour comme tous les autres.

Pour monter les trois marches du Casino Jeannette la fit passer devant elle ; Auberte poussa la porte, s'avança, s'arrêta, s'effaça. C'était la plus belle maison de la ville, la maison du vieux médecin Loriot, qui avait mis l'enfant au monde et qu'elle connaissait bien. Elle était venue maintes fois ici, au temps de sa grossesse et après la naissance de Robert ; elle reconnaissait le papier à fond rose qui montrait, sous de grands arbres, des dames et des seigneurs du temps jadis fort occupés à se faire mille grâces.

Quand Jeannette eut repoussé la porte, l'odeur frappa Auberte comme une gifle. Odeur de tabac sucré, de cirage et de cuir, d'eau de Cologne aussi, macérée, recuite, car il faisait chaud, là-dedans, comme dans une serre. Et Jeannette dit, en ayant l'air de s'excuser :

— Ils ont mis le chauffage central et il n'arrête jamais.

Puis elle monta l'escalier, se pencha dans l'embrasure d'une porte et dit :

— Monsieur le lieutenant, la voici !

Il y eut un grincement de chaise, des bottes firent deux ou trois pas ; enfin, une voix jeune et claire, métallique et joyeuse, cria à Jeannette :

— Qu'elle entre ! Faites-la entrer !

M. le lieutenant était assis derrière le bureau ; il lisait ; sa main gauche tenait un coupe-papier mince et aigu comme un poignard et battait la charge. Auberte fit deux pas dans la pièce et s'arrêta. Très lentement, M. le lieutenant leva la tête ; puis il rougit, se mit sur ses pieds en claquant des talons.

Il était grand, mince et blond comme une jeune fille l'uniforme l'élançait encore et cette manche vide qu pendait avec, au bout, un crochet de fer. Assurémen il n'avait guère plus de vingt ans. Il se présenta, tou jours au garde à vous :

— Lieutenant Helmüt von Hagenberg und Bärendorf gérant et épicier en chef.... Faute de pouvoir faire mieu aujourd'hui !

Et il secoua son crochet en riant aux éclats. Ell l'interrompit :

— *Ich bin für arbeiten gekommen.*

D'un ton de glace et avec des yeux qui ne semblaien point voir. Non, elle n'avait pas été flattée, pas du tou de l'impression qu'elle venait de produire sur c blanc-bec.

Il vint à elle, sans arrogance ni familiarité :

— Voulez-vous me suivre, dit-il, je vais vous montre le bureau de l'économe et vous dire en deux mot — en deux mots français si vous me le permettez — en quoi consiste votre travail. Vous connaissez lé conditions : trois repas assurés, possibilité d'emporte de la nourriture dans la mesure où ces prélèvement ne grèvent pas nos finances et n'amincissent pas no rations... 30 francs par mois.

Elle se taisait. Il éleva le ton :

— Nous avons l'habitude de faire confiance à ceu que nous employons. S'ils abusent de cette confianc et nous nous en apercevons toujours, nous les frappon sans faiblesse. Nous n'aimons ni le mensonge, ni l paresse, ni l'indulgence...

C'était dans cette pièce que Loriot faisait attendre lé jeunes mères et leurs enfants parce qu'elle était plu chaude que le grand couloir parcouru par les courant d'air.

— Votre comptabilité, poursuivait la voix d'un to plus morne et qui ne cherchait plus à séduire, ni plaisanter, ni à menacer, votre comptabilité est un comptabilité double, matières sur ce grand livre, valeu sur celui-ci. Vous me présentez les livres à toute réqu sition et je fais opérer — sa voix, comme Auberte re tait silencieuse et se contentait de le suivre en regardan vaguement les murs, les meubles, les fenêtres, sa voi reprit une certaine passion coléreuse et ironique - des vérifications dans le stock.... Je fais opérer, dis-j car vous pensez bien que je ne salis pas ma main - il la leva devant ses yeux, et, en face de la fenêtre, contempla par transparence — à tripoter de la farin comme un boulanger, de la viande comme un charcutie du lait comme un crémier — et, ici, il se mit presqu à crier — des bouteilles comme un Français !

Il se retourna sur Auberte dont le calme et bea visage était resté impassible. Helmüt passa d'un pie sur l'autre, puis se mit à tourner autour de la pièc en poursuivant :

— Rien ne sort de la resserre ou de la cave sans êt accompagné d'un bon signé de vous, un bon modèle 3 Toute denrée sans bon 36 est une denrée volée à l'arm allemande, et les voleurs sont châtiés im-pi-toya-bl ment... — Il s'arrêta un quart de seconde — ainsi q leurs complices ! C'est vous dire, *gnädige Frau* — revenait au mode ironique, espérant, cette fois, lui arr cher quelques paroles — que votre amitié avec ce pet rat fouineur de Jeannette doit s'arrêter au seuil de cet maison, et que si elle vous a proposée à notre agrémen pour opérer plus à son aise, il vous en cuira, à vo comme à elle, à vous plus qu'à elle... (Il s'était brusqu ment arrêté et avait marché sur-Auberte, le cou dress sa mèche pâle rejetée vers l'arrière et les yeux luisan de dureté). Auberte l'avait regardé sans frémir. A u pas de la jeune femme il se ressaisit :

— Sommes-nous bien d'accord, madame ?

— Oui.

— Au revoir, donc (il se cassa le cou, mais ses rein cette fois, restèrent immobiles, et Auberte sentit qu

venait de marquer un point sur lui-même en contenant sa fureur). A demain, 8 heures.

— A demain.

Elle se dirigea vers la porte. Il restait planté au milieu de la pièce.

— J'oubliais, cria-t-il, votre nom ?

Elle répondit sans se retourner :

— Vous m'appellerez par mon prénom, monsieur, c'est ainsi que, chez moi comme partout, on appelle les domestiques. Ce prénom, c'est Auberte !

★

Le lendemain elle était là un peu avant 8 heures. En descendant le faubourg elle était passée près du mur, du côté de la maison de Jeannette, pour que la fille ne pût la voir, l'appeler, lui demander de l'attendre et partir avec elle. Sur la place d'Armes, personne encore ; elle se sentit soulagée, et, sans regarder de droite ni de gauche, franchit le grand espace vide d'un seul souffle et s'engouffra dans la maison Loriot.

Helmüt était derrière la porte. Ses yeux brillaient. Il l'avait vue venir ; il avait vu sa peur. Elle eut envie de le gifler.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, monsieur, répondit-elle ; mais elle ne s'arrêta point, parcourut le couloir à grands pas, pénétra dans le bureau de l'économe.

Quelqu'un avait placé dans un petit pot de grès rouge, entre le grand livre matières et le grand livre valeurs, une douzaine de violettes. Auberte les regarda et leur sourit. Oh ! un instant, et d'un sourire de petite fille ; tout aussitôt elle se reprit, car elle avait l'impression qu'on l'observait. Elle feuilleta les deux registres, fit l'inventaire de son tiroir, compta le paquet de bons 36.

Elle sentait la rougeur monter à ses joues ; c'était stupide : cette impression qu'on la regardait ne se dissipait pas, bien au contraire ! Elle repoussa sa chaise et se mit debout, courut à la porte : rien, la clef était dans la serrure et les deux battants joignaient bien ; elle ouvrit : personne dans le couloir. Les murs ? Des murs comme tous les murs, et c'était le papier d'autrefois avec ses grosses fleurs bleues et déteintes.

La fenêtre donnait sur un jardin étroit, serré entre des murs de briques. « Ce n'est pas un jardin, ricanait Loriot, c'est un puits. » Auberte, malgré tout, alla ouvrir et se pencha au dehors : rien ni personne. Elle rit ; et son rire lui parut bizarre ; il sonnait comme un rire de démente.

Le lustre, un vieux lustre à breloques poussiéreuses, en trembla. Elle le regarda. Il se balançait très légèrement ; autour de son crochet le plâtre du plafond paraissait tout frais. L'espion serait-il au-dessus, étendu de son long et l'œil au parquet ?

Une heure plus tard la pièce commença à s'animer ; les cuisiniers, les ordonnances, Jeannette vinrent demander des bons et faire inscrire leurs sorties et leurs entrées de vivres. Vers 11 heures Helmüt fit demander l'économe et l'emmena à sa suite à travers la maison et les remises pour lui montrer les choses et lui expliquer leurs mouvements.

Il tenait une badine à la main et donnait de grands coups cinglants sur le cuir noir de sa botte. Il parlait par brusques émissions de voix, tantôt en français, tantôt en allemand, et sans jamais la regarder. Elle le préférait ainsi ; il lui donnait presque l'envie de lui faire des pieds de nez dans le dos. Le jeune homme poseur, gauche et déplaisant de la veille ne réapparut que quand il la quitta dans le couloir ; en ouvrant la porte devant elle et en s'inclinant :

— Vous savez tout, dit-il, et j'espère maintenant n'avoir plus d'autre besogne difficile que celle de vous regarder et de vous admirer.

Elle chercha quelque réplique cinglante à ce compliment contourné, mais ne trouva rien.

Il était beau, un peu à la façon des bêtes minces, sauvages et luisantes de la forêt. Il se déplaçait avec aisance et portait, non sans grâce, sa haute tête blonde. Mais Auberte n'aimait pas le claquement de sa badine, ni ses yeux verts et leur lueur cruelle, ni surtout ce crochet de fer au bout de sa manche vide.

★

Il s'arrangea pour la voir tous les jours, et plusieurs fois, sans cependant qu'elle pût le trouver insistant.

Généralement il était dans le couloir quand elle arrivait le matin, et c'était sans morgue aucune qu'il la saluait le premier.

Vers 9 heures elle l'entendait marcher dans le couloir du premier étage, appeler son ordonnance et lui donner des ordres. L'ordonnance descendait quatre à quatre, ouvrait la porte et filait vers les écuries.

Auberte prêtait l'oreille : chose étrange, Helmüt, alors, demeurait parfaitement, merveilleusement immobile et silencieux. Etait-ce le moment où il l'observait ? Elle regardait le lustre ; il bougeait... Oui, il bougeait ! Non ? Non... D'ailleurs, pourquoi bougerait-il ? Le cœur d'Auberte battait la chamade. Elle rougissait. Il lui fallait un effort inhumain pour faire semblant d'examiner ses colonnes de chiffres. Elle poussait presque un cri de soulagement quand la porte de la rue s'ouvrait, que l'ordonnance traversait le couloir et montait l'escalier au trot, et que, au-dessus, les pieds du fauteuil de Helmüt grinçaient sur le parquet.

Jeannette, qui faisait le ménage, allait et venait librement dans la grande maison. Pourquoi Auberte ne lui demanderait-elle pas d'examiner avec soin le parquet du bureau de Helmüt ?

Non. Auberte ne pouvait mettre Jeannette dans la confidence de ses soupçons. Qu'est-ce que la fille irait supposer ? Qu'est-ce qu'elle irait dire, aussi ? Elle n'avait qu'une idée en tête, Auberte le savait, c'était de rentrer dans les bonnes grâces de la Sèche, ou, tout au moins, de désarmer la hargne de sa voisine ; tous les prétextes lui seraient bons pour tenter de renouer conversation. Auberte ne tenait pas à faire les frais de la réconciliation des deux commères.

Elle voyait d'ailleurs Jeannette le moins possible. Juste ce qu'il fallait, pensait-elle, pour éviter le reproche d'ingratitude. Le matin, elle arrivait en avance, autant pour ne pas faire route avec la jeune fille que pour rencontrer moins de monde sur le pont de l'Oise et la place d'Armes. Le soir, presque toujours, elle prétextait un travail supplémentaire pour rentrer seule, quelques minutes seulement avant le couvre-feu.

Mais le dimanche, 9 heures n'étaient pas sonnées que Jeannette arrivait à la Désolation. Robert partait pour la messe, et à peine avait-il passé le seuil que la fille se mettait à bavarder, à rire, à gémir, à pleurer. Un peu par pitié, mais aussi parce que l'ennui l'accablait, Auberte lui demandait de rester pour le déjeuner.

L'après-midi, quand il faisait beau, les deux jeunes femmes, que l'enfant précédait en musant comme un chien, partaient en promenade en se donnant le bras. Elles prenaient toujours les chemins de traverse de la plaine, ceux où l'on fait le moins de rencontres.

Quand par hasard elles croisaient des gens — des pauvresses qui revenaient de la glane ou des pissenlits, des familles qui étaient allées respirer l'air des champs, un domestique et une fille de ferme qui se tenaient par le petit doigt — personne, jamais, ne leur donnait le bonjour, et, une fois passées, les uns et les autres se retournaient sur elles comme sur des bêtes curieuses. Jeannette y allait de sa larme et Auberte haussait les épaules.

— C'est plus fort que moi, disait la brunette, et puis j'ai peur, tu sais, non seulement pour l'après-guerre,

mais même pour à présent... Et pourtant nous ne faisons pas de mal.

Elle ajoutait, après avoir reniflé deux ou trois fois :

— Et toi, Auberte, tu n'as pas peur ?

— Non.

— Tu sais, ils t'en veulent encore plus qu'à moi ; avec ton mari mobilisé, ils trouvent que c'est bien pire.

Un jour, elle alla jusqu'à confier à voix basse :

— Mon beau-frère a dit que si tu avais encore le culot d'aller provoquer les morts au cimetière il te ferait ton affaire tout de suite.

Quand il rentrait de sa promenade à cheval, un peu avant midi, Helmüt se rendait tout droit chez Auberte. Il frappait du bout de sa badine avant de pousser la porte.

— Tout va bien ? demandait-il.

Elle se levait. Elle n'aurait pu supporter qu'il fût debout derrière elle à regarder ses cheveux et sa nuque. Elle lui faisait face.

— Rien à signaler. Voulez-vous voir les livres ?

— Oui.

Il s'asseyait à sa place, posait sa badine sur la table ; le bas de sa manche et son crochet reposaient sur sa cuisse. Il tournait les pages avec brusquerie. Elle se tenait à sa gauche et un peu en arrière ; il ne sentait plus ni le cuir, ni la cire, ni le tabac fade et sucré, mais la terre des labours, la rosée des bois, la sueur forte du cheval ; il apportait avec lui l'air de la plaine ou de la vallée ; ses cheveux blonds et pâles brillaient comme un casque d'or fin.

★

Un matin, juste avant de franchir la porte, il se retourna :

— Vous êtes tout de même extraordinaire, dit-il.

Il attendit, sans lever le regard sur elle, et se décida à poursuivre :

— Voilà un an que vous êtes dans la maison et vous nous ignorez comme le premier jour...

Il attendit encore.

— Vous n'êtes ni curieuse... (Il rit.) Ni éloquente.

Il fit un pas vers elle, et elle recula d'un pas sans desserrer les lèvres.

— Dites donc quelque chose, buse !

Et il riait plus fort en la regardant. Un grand rire d'enfant dépité. Miracle ! Elle sentit naître en elle le désir de se détendre aussi en riant avec lui ; elle s'abandonna à ce rire.

— Je vous aime mieux ainsi, dit-il, et, toujours riant, il sortit rapidement.

Le lendemain elle se surprit à guetter le crochet du lustre avec moins d'appréhension et même avec une sorte d'espièglerie, et, deux heures plus tard, elle eût été déçue que Helmüt ne vînt pas.

Il arriva comme d'habitude, mais s'arrêta après avoir poussé et repoussé la porte.

— Excusez-moi, dit-il, et, du bout de sa badine, il montra une large traînée de glaise qui s'étendait sur la jambe droite de sa culotte et sur sa botte. Je suis tombé, poursuivit-il d'une voix blanche, et j'ai eu du mal à me relever. (Il eut un petit sourire crispé.) Ce côté-ci de ma personne, il ne m'est pas possible d'en prendre soin moi-même.

Il était plus pâle que d'habitude.

Elle s'avança de deux pas et se baissa comme si elle allait, elle, secourir cet infirme.

— Je ne savais pas, dit-il, que vous aviez un cœur.

Elle recula brusquement, revint à sa place habituelle, à gauche du bureau et derrière sa chaise. Il s'assit et regarda les livres comme il faisait tous les jours, dit : « C'est bien, tout est en ordre, au revoir », et partit.

Oui, à présent, elle attendait sa visite avec curiosité et même avec un peu d'angoisse. Quand il n'était pas là vers midi moins le quart, elle avait du mal à rester calme. Le bruit de son pas dans le couloir et les deu ou trois coups de badine qu'il donnait contre la por faisaient bondir son cœur. Elle se levait. Elle était pâl Un jour, il lui dit :

— Vous ne paraissez pas vous porter aussi bie qu'autrefois.

Elle ne répondit pas.

— Seriez-vous malade ?

— Non. Je vous remercie.

Elle avait parlé d'une voix serrée par une émotio étrange et puissante.

— Quelqu'un des vôtres ?

— Non.

Il s'absorba ou feignit de s'absorber dans l'exam des deux livres. Quand il se releva, ce fut pour marqu un temps d'hésitation avant de lui dire d'un ton voix qui se voulait conventionnel :

— Ne sommes-nous pas amis ?

— Vous savez bien que c'est impossible.

Il s'en fut en frappant sa botte à petits coups press

★

On était à l'automne de l'année 1917. Jamais il n avait eu, à Guise, autant de soldats allemands. Casino servait jusqu'à deux cents repas par jour, e tous les soirs, certains de ces messieurs restaient à boir à fumer et à faire de la musique jusqu'à l'aube.

— Ils salissent tout, gémissait Jeannette, c'est tou des cochons, même ceux qui ne vomissent pas.

Quant à Auberte, elle rentrait après le couvre-feu, c les colonnes de chiffres s'allongeaient tous les jours.

— Qu'est-ce qu'ils mijotent ? interrogeait Jeannett J'ai demandé à Hans et à Berndt, et ils m'ont dit qu c'était la victoire qui approchait. Si c'est pou apprendre des choses pareilles, il n'y a qu'à lire le saleté de *Gazette des Ardennes* !

Puis, soudain inquiète, elle ajoutait :

— Ça n'est pas possible, dis, Auberte ?

Un soir, au moment où elles s'apprêtaient à partir – car depuis qu'il y avait tout ce remue-ménage Jean nette, qui mourait de peur, se refusait à remonter san Auberte et l'attendait sagement dans le couloir – Helmüt descendit de son bureau et leur dit d'une voi brève :

— Vous viendrez demain à 7 h. 30. Les rues seron interdites à partir de 8 heures.

Quand elles descendirent le lendemain, des affich noires et blanches, placardées sur toutes les portes – et qu'elles n'avaient pas remarquées la veille, dans nuit — interdisaient aux habitants, en deux langue de mettre le nez dehors de toute la journée. Il sera fait feu sans sommation sur toute personne aperçu hors de chez elle entre 8 heures du matin et 7 heur du soir.

Tout le monde se le tint pour dit, et les deux femm ne virent pas un chat dans le faubourg ni entre pont du chemin de fer et le pont de l'Oise. Mais tout et tous, ils étaient derrière leurs fenêtres à guigner l rues mortes. Le passage d'Auberte et de Jeannette f un terrible scandale muet. Le bruit de leurs semell de bois semblait éveiller toute la ville. Elles virent l rideaux se lever et des poings se fermer derrière l vitres. Des enfants même, embusqués contre le carrea leur montraient des grimaces horribles ou leur adre saient des gestes obscènes.

Casquée, le fusil au pied, et groupée par compagn sur douze rangs, la troupe allemande couvrait la pla d'Armes. Les officiers à cheval, immobiles, ressemblaie à des statues. Comme les deux femmes pénétraient dan le Casino, sur un commandement rauque et quat fois répété en écho, tout ce monde s'ébranla.

Pendant toute la matinée ce furent, sans cesse, d coups de téléphone, des arrivées et des départs d'est fettes, des entrées bruyantes, des sorties précipitées, d

appels gutturaux, des colères de tempête, des rappels à l'ordre, des coups de sifflet et des coups de gueule.

Juste avant 11 heures, le nez ouvert, les cheveux en bataille et les yeux égarés, Jeannette, qu'Auberte n'avait pas en vue depuis le matin, se précipita dans le bureau :

— Tu sais quoi ? cria-t-elle... C'est leur Kaiser qui passe à Guise, et il va décorer les plus braves. Si ! Si ! C'est officiel, Hans me l'a dit !

★

On en parla longtemps de ce passage du Kaiser. Tout le monde prétendait l'avoir vu. Grand-mère elle-même, qui n'avait pas quitté la maison de la plaine, finit par se persuader qu'elle avait aperçu l'Homme au casque à pointe et au bras trop court.

Les Allemands avaient fait bonne garde. La veille, cinq ou six garçons qui approchaient de leurs dix-huit ans avaient été emmenés en colonne, et douze autres, retenus à la prison ; rue du Nouvion, place d'Armes et rue du Faubourg — ce fut le trajet que suivit le Kaiser — un soldat en armes, deux grenades passées dans la ceinture, se tenait devant chaque porte et sous chaque fenêtre.

Encore que les Allemands n'eussent rien dit et qu'on ne pût communiquer de maison à maison, tout le monde savait de quoi il retournait, et, quand les motocyclettes descendirent en trombe un peu avant 2 heures de l'après-midi et précédant l'arrivée de Guillaume, tous les rideaux et les doubles rideaux de ceux qui n'avaient pas tiré leurs volets avant 8 heures s'abaissèrent. Une place d'Armes aveugle et muette, triste à mourir — car le soleil lui-même, les gens ne manquèrent pas de le remarquer, s'était caché — fut le cadre sonore où les plus braves reçurent leur récompense guerrière des mains de leur empereur.

Personne, donc, n'avait osé ni voulu risquer un œil, mais tout le monde, deux jours plus tard, l'avait vu. Pour les uns, il était en voiture ; pour d'autres, en auto ; rares étaient ceux qui le disaient à cheval. Mais tous regrettaient qu'il n'eût pas plu des cordes, ce jour-là, des crapauds ou, mieux encore, du bren (1).

Quand Helmüt revint dans le bureau d'Auberte, huit jours plus tard, il rentrait d'Allemagne, où il avait pris une permission. Il portait dans la boutonnière un large ruban tricolore ; il semblait plus pâle et plus mince encore. Il dit :

— Bonjour, comment allez-vous ?...

S'installa, vérifia très longuement la tenue des livres, fit des comparaisons entre les semaines de cette année et les semaines correspondantes de l'an passé ; il s'attardait, visiblement, et, visiblement aussi, il ne tenait pas en place, sifflottait entre ses dents, saisissait sa badine, la reposait, se grattait la nuque, faisait crisser ses talons sur le carrelage... A la fin, il se renversa sur sa chaise et ouvrit la bouche en regardant le lustre. Il attendait qu'elle parlât. Auberte se tenait très droite et écoutait les battements trop précipités de son cœur. Helmüt prit sa badine et montra l'attache du lustre :

— Vous saviez que, de chez moi, je pouvais vous voir ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que ça vous faisait ?

— Rien.

— Vous en êtes sûre ?

Il attendit longtemps la réponse qui ne vint pas. A la fin, il se leva. De la main droite, Auberte avait empoigné le dos de la chaise.

— Je vous en prie, dit-il avec une grande douceur, je vous en prie, madame, asseyez-vous.

Et il s'approcha comme pour l'aider. Elle ne lui en laissa pas le temps, se précipita sur le siège, et, comme un noyé saisit une branche, s'empara de son porte-plume.

Il y eut un éclat d'amusement dans les yeux clairs du jeune Allemand.

Le lendemain il revint à son heure habituelle. Elle l'attendait dans une angoisse mortelle, les lèvres séchées par une nuit d'insomnie, les mains froides et les yeux brillants.

Il n'avait pas frappé. Après avoir repoussé la porte du dos, il s'y tint comme un condamné contre son poteau. Il était extraordinairement pâle, lui aussi ; le nez très en avant, les yeux moins clairs, et son corps était mince comme le tronc d'un jeune peuplier.

— N'ayez pas peur, dit-il.

Il reprit sa respiration.

— N'ayez pas peur et écoutez-moi.

Il serra les mâchoires et parla, ensuite, sans presque ouvrir la bouche, d'un filet de voix qui, vraiment, ne pouvait atteindre que cette femme muette et rigide, à trois pas de lui.

— Je suis allé chez moi. Mon pays est perdu. Dans deux ans, l'an prochain peut-être, l'Allemagne s'écroulera. La vengeance des vôtres sera terrible. Naturellement, elle ne vous épargnera point. Je voulais vous dire que vous pourrez toujours compter sur moi.

Il attendit. Elle n'était pas capable de parler.

— Vous savez pourquoi ? implora-t-il d'une voix qui s'élevait un peu.

Elle baissa la tête pour dire oui.

(1) C'est le vieux mot rabelaisien. Il est resté, chez moi, d'usage courant.

On venait d'entrer dans l'hiver. Il pleuvait ; la vallée pourrissait dans les brumes et dans l'eau, et la plaine de la Désolation pleurait sous le grand vent. En arrivant au haut du faubourg Auberte fermait son parapluie, baissait la tête et allait comme on va quand on traîne après soi une lourde charge d'années et de misères.

La Sèche n'insultait plus Jeannette. Elle se contentait de la regarder avec des yeux luisants et durs. Elle paraissait plus grande que jamais, la Sèche ; son teint avait jauni, son menton s'était allongé, elle avait le front couleur de cendres de bois, et quand elle parlait ses joues vides se détendaient comme la peau des vessies qui servaient autrefois aux hommes de blagues à tabac.

Toutes les femmes, et non pas seulement celles du faubourg, toutes les femmes, sauf peut-être les paysannes bien nanties, tombaient ainsi à la ruine. La mère du médecin de l'hôpital était devenue si mince et si pâle que les malades de la fièvre prenaient quelquefois, en la voyant, peur des fantômes.

Quand l'une ou l'autre, pauvre ou riche, mais jeune encore, regardait, avant de se coucher, à la tête du lit, sa photographie de mariée, avec des joues bien rondes, l'œil calme, le lourd chignon et cette poitrine qui s'avançait avantageuse, elle prenait tout de suite l'envie de pleurer ; et elle pleurait, un peu plus tard, debout devant son miroir, au souvenir de tant de charmes passés — et si vite ! Les plus sensibles affirmaient que c'en était fini d'elles.

La Sèche, un dimanche vers 17 heures, revint à la Désolation. Auberte, Jeannette et l'enfant étaient à peine rentrés de promenade et le café chantait sur le poêle.

— Bonjour, dit la Sèche.

— Bonjour, Guitte !

— Bien le bonjour, ajouta grand-mère ; je vous reconnais à peine depuis qu'on ne vous a vue.

La Sèche, pour se donner une contenance, embrassa longuement l'enfant, l'enleva péniblement dans ses bras — il avait huit ans bien sonnés et pesait bon poids — où elle le garda, encore qu'il fît bien voir par sa mine qu'il n'aimait pas cela. D'ailleurs, quand elle l'eut reposé avec un grand soupir, il alla, après un instant d'hésitation polie, se réfugier sur les genoux de Jeannette et faire mamour dans le cou et l'épaule — qu'il appelait « ma creute » — de la fille tiède, ferme et douce. Mais Jeannette, le café bu, l'en chassa bientôt pour prendre congé. Elle s'approcha de la porte et dit très vite :

— Au revoir tout le monde.

Il y eut un long silence ; chacun écoutait décroître sur la cendrée le bruit des pas de la jeune fille. A la fin la Sèche soupira :

— Voilà, je suis revenue....

— Tu as bien fait, répondit Auberte.

Encore un silence qui n'en finissait pas. Grand-mère s'était assoupie dans son fauteuil, et c'est presque en rêve qu'elle dit :

— Ça me rajeunit de te revoir, la Guitte, on a eu tant de misères ensemble.

— Des misères, enchaîna la Sèche, c'est ce qui ne manque pas ; s'ils le pouvaient, ils nous rationneraient l'eau du ciel et le vent de la plaine....

Et elle se plaignit, d'une voix usée et geignarde, avec de longs soupirs sifflants, pendant une heure d'horloge. De temps en temps, Auberte lui resservait du café et lui tendait le sucrier. La Sèche prenait un sucre, le regardait, disait : « Qu'il est bon ! », le cassait en deux, mettait un premier morceau dans sa bouche aux dents longues, buvait le café dessus, puis, sans avoir l'air de rien, fourrait l'autre morceau, le plus gros, dans son caraco, juste au-dessus de sa ceinture.

La nuit était venue et la pluie reprenait.

La Sèche était montée avec un grand cabas qu'elle avait laissé près de la porte ; Auberte prit ce cabas, descendit à la cave, le remonta plein et le reposa où elle l'avait pris. La respiration de la grande femme s'était suspendue, ses yeux luisaient, elle parvint à rougir.

Mais elle n'eut pas la force d'attendre encore un instant de plus, ne fût-ce que par politesse ; une impatience frénétique s'était emparée d'elle ; elle se leva, attrapa l'enfant à la volée, l'embrassa, vint se pencher sur le front de grand-mère et cria, sans oser regarder Auberte et en tirant déjà la porte :

— Tu es bonne et je t'aime bien quand même !

Auberte pleura doucement quand elle fut partie, doucement, comme certaines petites pluies d'avril qui détendent les dernières gelées.

★

Quand elle rentra le lendemain soir, l'enfant, tout habillé, était allongé sur le lit comme un petit mort, le tablier déchiré, les genoux souillés par les écorchures et la boue, la joue droite labourée par des griffes, deux longues morves de sang gelées sous le nez, et les cheveux, ses doux cheveux blonds qui frisaient et brillaient, ramenés en bourre sur le front, et collés.

— Seigneur Jésus !

Grand-mère racontait, racontait. Elle ne savait rien, mais elle racontait.

— C'est comme d'habitude qu'il est allé les retrouver. Qui çà ? Qui çà ? Mais les autres, pardine ! il y va tous les jours, et faudrait, pour le retenir, le mettre à l'attache ainsi qu'un chien. Pour faire du bruit, ils en ont fait ! Et des boum ! et des patatras ! Là-bas, au diable : Il y a même des gens qui ont couru pour voir !

L'enfant, sur sa couche, se mettait parfois à trembler à gémir ; une fois même il sauta comme une carpe.

— Il faut faire quelque chose, disait Auberte, mais le repos est peut-être le meilleur remède.

Elle s'approcha de lui, lui ôta ses galoches, lui mit une brique chaude près des pieds après les avoir tâtés — non, ils n'étaient pas froids — dénoua son tablier, ouvrit sa petite veste et sa chemise — en touchant le cou frêle et blanc sa main trembla et elle se mit à pleurer.

— Allons, allons, dit-elle, voilà que j'ai pris la maladie de Jeannette.

Elle le veillerait.

Mais il ne faut pas qu'il prenne froid.

— Maman, pousse le feu, pousse !

Ah ! si seulement on n'avait pas changé le grand poêle flamand contre ce misérable petit Godin !

— Et si demain il n'est pas comme d'habitude, je n'irai pas travailler. J'expliquerai à Helmüt. Il m'a juré. Oui, grâce à Helmüt, je ne perdrai pas ma place. Et qu'elle revienne ici, la Sèche, et elle verra comme je sais taper fort ! Ils ne nous tueront pas comme ça. Je ne suis pas de celles qui se laissent faire.

La haine et la peur l'égaraient :

— Je les dénoncerai aux Boches ! gronda-t-elle.

Grand-mère alla se coucher après avoir tiré les volets. 9 heures. Auberte n'avait gardé qu'une veilleuse ; elle approcha le fauteuil du lit de l'enfant et s'assit, toute droite, angoissée, attentive.

Un peu avant minuit il s'éveilla.

— Maman.

— Je suis là. Tu n'as pas mal, dis ?

— J'ai mal partout.

— Veux-tu que je te déshabille ?

— J'sais pas.

Elle le déshabilla, sans l'obliger à se lever, en un tour

nemain. Elle avait placé quatre briques sur le feu. Elle bassina le petit lit. Pour passer la chemise de nuit, ce fut plus difficile ; elle en profita pour tâter ses membres ; il avait de la fièvre, mais rien de cassé. Il se laissait faire. Il ne délirait point. Heureusement. Auberte redoutait sauvagement le délire.

Elle ne prendrait sa température que demain. L'essentiel, à présent, c'était qu'il dormît. Il se rendormit tout aussitôt, presque trop vite, peut-être. Il avait tourné la tête et elle voyait battre la grosse veine de son cou, d'un battement aussi léger que celui du cœur d'un oiseau.

Elle se pencha pour l'embrasser.

Quand l'aube se mit à blanchir derrière le papier qu'on avait collé sur les ouvertures en forme de cœur des volets, elle fit rapidement un peu de toilette. Grand-mère dormait toujours et sa respiration gluante — sa langue lui tombait sur le menton — emplissait la pièce et donnait à l'air une sorte de lourdeur poisseuse.

— Si j'aérais ?

Elle entr'ouvrit la porte. Un oiseau, un pauvre sansonnet tout ébouriffé de pluie, vint sur le seuil. Auberte lui sourit ; c'était un bon présage ; les bêtes fuient toujours la mort.

Il pouvait être 8 heures quand l'enfant s'éveilla. Auberte venait de recharger le feu ; elle prit la température du petit ; il se frottait le nez des deux poings ; elle avait peur ; 38° 2. Elle attendit encore un moment, puis, lentement, entreprit de lui laver le visage à l'eau tiède. Des écorchures, ce n'était pas grave. Mais il avait le nez tout bleu comme si on l'avait frappé au visage ; de la terre plein l'oreille droite, une oreille aussi fine et ourlée, plus belle que le coquillage qu'elle avait rapporté de Boulogne, autrefois, au retour de ce voyage qu'elle avait fait avec papa avant de partir pour Laon.

— Maintenant, disait-il, que tu vas devenir une grande fille....

Lui, Robert, c'était encore un tout petit garçon.

Elle le découvrit pour lui laver les genoux. Il se laissait faire comme si elle l'eût dorloté. Il demanda où était Jeannette ; puis il réclama à boire et elle lui fit un tilleul bien sucré.

Grand-mère avait eu le temps de s'éveiller, de se lever, de s'habiller, et, déjà, la cafetière s'était mise à chanter. L'enfant s'était rendormi ou faisait semblant.

11 heures. Elle lui prit à nouveau sa température. Il grogna pour dire qu'elle l'embêtait et qu'il voulait encore à boire. 38° 2, toujours. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle prit peur. Oui, il fallait qu'elle descende tout de suite et qu'elle voie Helmüt pour obtenir la permission de rester chez elle. Et elle ramènerait un médecin tout de suite. Alors elle se rappela avec terreur qu'ils avaient pris le médecin de l'hôpital comme otage pour contraindre la ville à payer on ne savait quelle contribution nouvelle.

Quoi qu'il en soit, il fallait descendre au plus vite. Elle enfila son manteau, serra ses cheveux sous un mouchoir et partit.

★

— Tout le monde croyait que tu ne viendrais pas, lui dit Jeannette... Qu'est-ce qu'il y a ? C'est grand-mère, au moins ?

— C'est l'enfant. Il est rentré hier soir, roué de coups et fiévreux.

— Les salauds ! Les salauds !

— Je t'en supplie, Jeannette, ne pleure pas.

— Je ne pleure pas (elle s'essuya les yeux avec le coin de son tablier). Mais j'ai peur...

— Qu'a dit Helmüt ?

— A 9 heures, il a dit à Berndt de te faire tenir un papier et il a dit que tu le recopierais ; il avait l'air méchant.

Elle gagna son bureau et se mit au travail. Elle prit le papier de Berndt et le transcrivit. Toute sa force d'âme lui suffisait à peine pour maintenir son attention sur les chiffres. Elle pensait à Robert, à ses joues pâlies par la fièvre et déchirées, à son front et au creux de ses mains brûlantes — comme lorsqu'il était petit et qu'il s'apprêtait à faire ses grosses dents — à ses lèvres sèches, au délire qui pouvait le prendre.

Puis quelque chose se détendit en elle, son cœur eut l'air de s'alléger, une langueur envahit tout son être ; elle aurait voulu pleurer des larmes faciles et douces ; et que quelqu'un la plaignît. Non pas maman ; maman était devenue si vieille et si laide qu'elle n'était plus qu'un enfant inconscient qu'on ne peut reconnaître pour sien ; la maman d'autrefois, peut-être ? Ou Ludovic ? Ou bien le père de l'enfant ? Non ; ils étaient trop loin, ils avaient toujours été trop loin... Papa ? Papa, le grondeur, mais qui était si bon et si fort...

Ses pensées prirent un tour plus léger. Il faisait plus clair, au dehors ; assez brusquement, le vent s'était mis à l'est et chassait les nuées ; un soleil un peu rouge épandit sa lumière sur les murs du jardin étroit. Les voix portaient bien ; elle entendit — dans un moment de calme de la grande maison — deux commères voisines qui se plaignaient en se répondant, et sa peur et son découragement lui revinrent.

N'avoir personne sur qui s'appuyer, se reposer, reprendre force. Helmüt ? Helmüt lui avait promis je ne sais quoi. Helmüt était beau. Helmüt était hautain, mais chaleureux. Et il souffrait. Mais pourquoi n'était-il pas venu aujourd'hui ? Se pouvait-il qu'il lui en voulût de son retard ? Ce n'est tout de même pas qu'un officier et qu'un Allemand. C'est un homme ! Là, devant elle, contre cette porte, il n'y a pas si longtemps qu'elle l'a entendu se plaindre.

Il était au-dessus d'elle. Son fauteuil craquait. Il frappait sa table du plat de sa badine. Il répondait au téléphone. Il dictait une lettre en tournant autour du soldat qui écrivait.

Elle se mit à l'épier. Et puis elle devint nerveuse, tendue, à la fois irritée et dolente ; quand il se levait, une grande espérance gonflait son cœur : il allait descendre et venir à elle. Elle serrait les poings quand elle l'entendait se rasseoir.

Je vais devenir folle. Cet homme est un Boche comme tous les Boches. Je vais devenir folle. Je ne suis qu'une domestique méprisée, ainsi que Jeannette, et comme celle qui m'a précédée et qu'ils ont envoyée « en colonne » parce qu'elle les volait trop copieusement. Je vais devenir folle. Je le hais. Je n'aurais jamais dû cesser de le haïr. C'est un Boche. Un vrai Boche. Il n'y a qu'à le voir : sa décoration, ses bottes, ses yeux verts, sa tête d'oiseau.

On frappa.

— Entrez !

C'était Berndt. Elle regarda l'heure avec des yeux un peu égarés et eut l'air de s'éveiller d'un cauchemar. Il était 7 heures et demie du soir.

— *Was* ? dit-elle.

— M. le premier lieutenant vous demande...

Et Berndt, se faisant familier et compatissant, ajouta :

— Il a été méchant toute la journée ; trouvez de bonnes excuses, madame, trouvez...

Berndt était un vieux Badois à grosse tête, père d'une douzaine d'enfants dont il montrait la photographie à tout le monde, bon bougre — il fermait les yeux quand les Françaises puisaient trop largement dans la cave ou la resserre — mais farouchement accroché à sa planque pacifique et toujours courbé devant ses chefs. Il avait protégé la première économe jusqu'au jour où il l'avait dénoncée pour faire sa cour à Helmüt.

Auberte se leva, se dirigea vers le couloir et monta l'escalier.

Ses jambes la portaient à peine. Elle frappa à la porte de Helmüt.

— ... *Ia* !

Il ne se leva pas.

— Avancez ! ordonna-t-il.

Elle fit trois pas.

Il tenait la tête baissée et ne la regardait pas.

— Ainsi, vous commencez déjà, dit-il d'une voix sèche. Je vous manifeste un certain intérêt, et, tout aussitôt, vous en profitez. Vous abusez tout de suite des sentiments que je vous ai laissé apercevoir...

Elle fit encore deux pas pour poser la main sur son bureau, car elle allait s'évanouir.

Alors il se leva d'un bond, passa derrière elle et avança une chaise. Elle s'y laissa tomber. Il se mit à tourner autour d'elle comme un grand oiseau, à pas brefs et rapides, et en soulignant ses mots de larges coups de badine sur la botte.

— Mais parlez donc ! Parlez donc ! Pourquoi ce retard ! Vous ne pouviez avertir ? Votre amie, la petite bonne, n'habite pas si loin de chez vous. Vous vous êtes moquée, n'est-ce pas ? Les Boches, le travail des Boches, c'est tout juste bon à engraisser une Française...

Elle fit un effort surhumain pour l'interrompre et dire d'une voix glacée :

— Le petit est malade. Ils l'ont battu. J'ai peur.

Il s'arrêta.

— Porterez-vous plainte à notre autorité ? demanda-t-il d'un ton de défi.

Elle parvint à se mettre debout :

— Non !

Puis, brusquement enflammée par la colère, elle poursuivit :

— Je me préoccupe seulement de le sauver. Sans médecin, puisque vous avez fourré le nôtre en prison...

Elle retomba sur sa chaise. Il y eut un très long silence. La nuit venait.

Il retourna s'asseoir, laissa choir sa badine, allongea le bras et posa sa main sur celle d'Auberte.

— Restez assise. Soyez calme. Dites-moi de quoi il souffre. Nous avons ici le docteur Neumann, je vais lui parler. Vous ne partirez pas sans médicaments ni prescriptions de soins.

Sa main, sa longue main fine, était un peu sèche, mais douce comme de la soie.

Elle parla d'une voix égale, et, dans la nuit tombée à présent, confidentielle et confiante.

— Bien... Bien..., disait-il d'un ton pénétré. Bien... Redescendez, dit-il encore. Je vous enverrai le docteur Neumann dès qu'il arrivera. Il est toujours ici avant 8 heures.

★

Les petites boules brunâtres que lui avait données le docteur Neumann firent tout de suite merveille. L'enfant eut une nuit calme, et sa température, le matin, était tombée à 37° 6. Mais il regardait sa mère avec des yeux étonnés et vides, étrangement secs. A ses questions, il répondait en remuant la tête.

— Tu n'as plus de langue ? lui dit-elle en souriant.

Et il fit « si », tout bas, avec une petite moue agréable qui ne dura pourtant que le temps de l'apercevoir.

Elle avait l'impression qu'il désirait qu'elle quittât la maison. A 8 heures il regarda la pendule et fit semblant de s'endormir. A 8 heures et demi, il accepta la tisane qu'elle venait de lui préparer, mais murmura :

— Pourquoi es-tu toujours ici ?

— Je vais m'en aller, gros méchant !

Il parut rassuré.

— Tu n'aimes donc plus ta maman ?

Il lui saisit la main, la serra fortement et se retint de pleurer.

Elle partit, toute bouleversée encore, à 9 heures moins le quart.

Là-bas, sur la route, et venant à sa rencontre, une grande femme vêtue de noir et une petite fille. La petite fille porte un gros bandeau sur l'oreille gauche qui lui fait, au-dessus de la tête, comme les deux oreilles d'un lapin russe. A vingt pas d'Auberte la femme s'arrête et tourne la tête de tous les côtés. Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ? Auberte la connaît à peine de vue ; c'est une réfugiée, de Ham ou de Noyon, qui vit avec ses mioches à la ferme de la Désolation ; les fermiers l'emploient à la lessive, au fumier, au binage des betteraves, au ramassage des pommes de terre ; de ses deux garçons, l'un, de quinze ou seize ans, est déjà aux mancherons de la charrue, et l'autre, à peine plus âgé que Robert, garde les vaches. On permet à la fille d'aller à l'école et de courir les champs, les prés et les bois comme tous ceux et toutes celles de son âge ; on nourrit la nichée. Pauvres entre les pauvres.

La grande femme se remet en marche. Elle grogne des injures en regardant à ses pieds. Elle fait à Auberte l'effet de ces chiens qui s'approchent de vous en grondant et dont on ne sait s'ils vont oser vous sauter dessus pour vous mordre. Comme la petite fille — non pas toute petite, douze à treize ans, peut-être — regarde vers Auberte, la femme lui secoue le bras, et l'enfant, elle aussi, baisse la tête. Les voici à la hauteur d'Auberte, et l'on entend :

— Vermine... Vermine et p... Et il faut encore que ça massacre les enfants des autres... Vermine et p...

Auberte ouvre la bouche. La pitié et la colère se disputent son cœur. Elle marche plus vite, elle court presque sur la route qui descend.

Et le lendemain, à la même heure, elle fit la même rencontre, et la grande femme, cette fois, osa lever les yeux et dire ses injures en la regardant en face. Une fois passée, elle se retourna :

— Attends qu'ils partent, cria-t-elle, et on te les coupera, tes oreilles !

Auberte n'a pas répondu. Elle n'a pas fait un pas plus vite que l'autre, mais son cœur s'est serré durement.

★

L'hiver, le quatrième hiver de la guerre ne fut bientôt plus qu'un souvenir. Auberte vit grandir et mûrir les blés. Elle partait avec le grand jour ; elle revenait quand le soleil illuminait encore la plaine et ses moissons. Elle croisait des gens sur la route et ces gens faisaient mine de ne pas la voir. Le valet parlait à ses chevaux ou à ses bœufs. Le journalier regardait le bout de ses sabots. La ménagère, le nez dans son cabas ou sur son porte-monnaie, cherchait ses clefs ou comptait ses sous. Et les filles jeunes qui revenaient des champs fredonnaient, en se donnant la main et en levant la tête, l'air de *la Marseillaise*.

Pour Auberte, c'était, deux fois par jour, un chemin de croix.

Quand Auberte arrivait à la maison, la table était dressée et la soupe trempée. On mangeait tout de suite car grand-mère avait l'habitude de se coucher de fort bonne heure. Par les beaux soirs, alors, la mère et l'enfant faisait quelques pas sur la cendrée, et quelquefois poussaient jusqu'au petit bois. Auberte n'osait plus aller au cimetière ; elle voyait seulement que, sur la fosse commune des Français inconnus et sur celle des trois Anglais de Lesquielles, s'amoncelaient de bouquets tricolores.

Avant de rentrer, Auberte s'asseyait devant la maison, le dos au mur ; le couchant s'étalait devant elle, rouge et noir, et quand le vent venait du sud, on entendait rouler le canon ; c'était un bruit sourd, infa

tigable, mystérieux et menaçant comme celui d'une poitrine profonde et malade. L'enfant, sur son petit banc, aux pieds de sa mère, ne disait jamais rien. Depuis sa terrible aventure et sa maladie il était resté pâle et, au moins devant Auberte, grave et silencieux. Elle l'appelait, par dérision et pour tenter de ramener son rire : « mon petit Pape ».

Le soir tombe. La nuit s'étend sur la plaine. Les rougeurs du couchant s'effacent. Un grand nuage couleur d'encre dessine sur le ciel vert un majestueux personnage. Auberte ferme les yeux. Et la voix frêle et tremblante s'élève soudain et dit :

— Maman, ce n'est pas vrai que tu es une p... ?

Elle ouvre les yeux devant un abîme d'horreur, serre ses mains l'une contre l'autre, se ressaisit, assure péniblement sa voix :

— Mon petit, mon petit, il ne faut jamais dire de gros mots.

— Oh ! tu sais, je sais ce que c'est depuis longtemps...

Ils étaient moins nombreux, les officiers du Casino, et tous des vieux, ou des infirmes comme Helmüt. Jeannette commença de craindre pour sa place.

— Tu verras, disait-elle à Auberte, c'est maintenant que c'est plus dur à vivre qu'ils vont me flanquer à la porte. Et qu'est-ce que je deviendrai ? Ah ! Je n'oserai même pas aller toucher mon ravitaillement, je n'oserai pas ! Elles me font peur !

Elle pleurait doucement puis, soudain, sa voix s'élevait et la fille se précipitait contre Auberte :

— Ma grande ! Ma grande ! Tu ne me laisseras pas, dis ? Jure-le. Jure-le !

Auberte promettait tout ce qu'elle voulait. Tantôt attendrie, le plus souvent excédée, crispée par ces cris et ces larmes. Quelquefois lasse, infiniment lasse, la bouche fade, le cœur veule...

Helmüt ne vérifiait plus les livres tous les jours. Il semblait fuir Auberte. On aurait dit qu'il n'osait plus la regarder.

— Que vous ai-je fait ? demanda-t-elle un jour d'une voix étranglée par l'émotion et la crainte.

C'était le matin, elle était arrivée en avance, et il débouchait justement de l'escalier quand elle se présenta devant la porte.

Alors il lui donna son regard ; un regard moins vert que d'habitude ; puis il lui prit le poignet, le retint un instant :

— Rien, Auberte, mais nous sommes tous si malheureux.

Il fit un pas en avant et elle s'effaça.

On n'en pouvait douter, le bruit de la bataille se rapprochait. De Guise, du fond de la vallée même, on commençait à l'entendre. Et des hauteurs de la Désolation c'était, tous les soirs, une vraie danse ; le ciel de la nuit, par brusques colères, s'éclairait parfois.

Un matin, elle croisa encore sur sa route la grande femme maigre et sa fille, et la grande femme maigre eut un rire de folle, montra le sud d'une main menaçante et cria :

— Ils viennent, p..., ils viennent !

Le Casino, quelque temps plus tard, connut une prospérité nouvelle : on venait d'installer deux lazarets de campagne dans les bâtiments du Familistère, et quinze ou vingt médecins grossirent les effectifs qu'il fallait loger et nourrir dans la grande maison de la place d'Armes. Le courage de Jeannette se raffermit ; elle remit ses craintes à plus tard.

A la fin de la même semaine, pourtant, Auberte la trouva dans le couloir en arrivant :

— Tu sais la nouvelle ?

Elle avait les yeux humides, le bout du nez rouge, les joues pâles.

— Quelle nouvelle ?

— La Sèche est morte.

— Guitte ?

— Oui. Elle s'est couchée mardi. Je suis allée la soigner, allumer son feu, lui donner du bouillon. Les autres aussi sont venues... Même qu'avant-hier elles se sont tenues sur la porte pour que je n'entre point. Et elle est morte cette nuit. Pourtant, elle n'avait pas autre chose que la grippe.

Puis ce fut le tour du docteur Neumann. Il resta au lit trois jours et mourut à l'aube du quatrième. On ne put cacher cette mort à personne ; on le porta, précédé d'une maigre musique militaire, au cimetière de la Désolation ; les gens du faubourg montant fermèrent leurs volets sur son passage. Lui aussi, paraît-il, il n'avait eu que la grippe.

D'autres suivirent. Beaucoup de femmes, affaiblies par les privations et rongées par les soucis ; des ouvrières, des employées, des ménagères et des commerçantes ; quelques jeunes garçons qui étaient revenus d'un séjour « en colonnes » ; une paysanne de la route de Villers ; une autre du chemin d'Étreux ; des filles de la bourgeoisie : leurs parents avaient le temps de les soigner et l'on arrivait encore à trouver, pour elles, un peu de lait, du sucre et quelques médicaments, mais rien n'y fit ; des soldats du lazaret, des malades, et même quelques-uns du lazaret des blessés, qui, pourtant — Jeannette l'avait bien compris aux propos des médecins — ne portaient pas des blessures si terribles.

C'était la grippe. Quelqu'un dit un jour qu'il s'agissait de la grippe espagnole ; l'étonnement agrandit les yeux qu'arrondissait déjà l'épouvante.

— La grippe espagnole ! Nous l'aurons toutes ! Tu verras !

Elle criait, Jeannette, mais sans pleurer, à présent. Elle n'avait plus de larmes depuis cinq ans que la crainte, les appréhensions, les chimères et les menaces la transformaient tous les jours en fontaine.

Le blanc de ses yeux tourna au jaune ; elle maigrit. Un bruit de voix la faisait tressaillir. Elle ne voulait plus, le soir, remonter seule. Elle supplia Auberte de la prendre en passant le matin.

Les jupes de la fille lui pendirent sur les flancs. Quand elle monta à la Désolation, un certain dimanche, Robert ne lui fit pas fête comme à l'habitude. Il la regarda avec étonnement, puis avec méfiance et presque avec horreur.

Le lendemain, elle l'avait, la grippe. Quand Auberte passa chez elle, à 8 heures, elle était au lit, les mâchoires serrées, les mains jointes sur la poitrine, la respiration courte.

Personne ne vint la voir de la journée. Quand Auberte repassa, le soir, et poussa la porte, la fille était immobile et raide, les yeux grands ouverts. Deux ruisselets de larmes avaient séché sur ses joues maigres et reluisaient encore. Ses voisines l'avaient laissée mourir comme un chien.

— Votre mère, demanda Helmüt, quel âge a-t-elle ?
— Plus de soixante-quinze ans.
— Venez ! dit-il.

Et il lui prit le poignet — Auberte tressaillit : une main ferme, mais étrangement douce, une main de soie — et la conduisit vers le mur, en face d'une grande carte de la contrée.

— Regardez... Voici l'Oise et voici la Sambre ; là, plus loin, c'est la Meuse, et, de l'autre côté, l'Escaut. Dans quels villages avez-vous des parents, des parents sûrs ?

Elle hésita. Il lui semblait qu'elle n'y voyait plus et qu'elle allait s'évanouir ; son sang grondait au fond de ses oreilles.

Il était à côté d'elle et lui avait lâché le poignet. Il levait la tête pour regarder la carte ; la peau claire de son front et de ses joues paraissait transparente.

— J'ai une tante ici, dit-elle, à Prisches, voyez (son doigt courait sur la carte), près du Nouvion et près d'Avesnes.

— Oui, ce n'est pas mal.

Il se détourna, fit quelques pas, revint s'asseoir devant son bureau, reprit sa badine. Auberte restait debout, incertaine, embarrassée de sa personne, les mains croisées sur le ventre.

— Venez donc vous asseoir ! dit-il.

Il sourit quand elle fut devant lui, d'un sourire qui se voulait tendre, mais qui n'était que triste et lui tirait les joues vers les tempes.

— Voilà, dit-il, la fin approche. Les vôtres ne sont plus bien loin, et vous entendez le canon comme tout le monde. Encore quatre ou cinq jours, et nous quitterons Guise. A Guise — je veux dire sur l'Oise et sur le canal — on se battra un certain temps ; combien de jours ? Dieu seul le sait, s'il le sait... (son sourire apparut de nouveau et elle vit qu'il effaçait ses joues et accusait ses pommettes ; Helmüt ressemblait à un oiseau ; oui, avec ce teint clair, ce nez aigu, ces cheveux pâles et lisses, il ressemblait à un oiseau de soleil)... L'Allemagne n'en peut plus et ses alliés sont à genoux; l'empereur est un médiocre (il rougit violemment, honteux soudain d'avoir prononcé devant une Française ces mots sacrilèges).

» ... Mais qu'est-ce que ça peut vous faire ? (Sa voix s'éleva soudain, sans prendre pourtant aucun accent passionné.) Et à moi, qu'est-ce que ça peut me faire ? L'heure n'est plus aux nations, mais aux hommes. Il ne s'agit plus de savoir qui vaincra, de l'Allemagne ou de la France ; votre victoire est au bout de vos doigts ! Il s'agit de savoir qui, d'entre les Allemands et d'entre les Français, aura pu préserver sa vie.

Il eut deux larmes au coin des yeux ; il regardait derrière Auberte et au-dessus d'elle. Puis il abaissa son regard sur le visage de la jeune femme, le beau visage clair et blond, aux traits sûrs et doux, aux yeux profonds ; il vit la bouche bien dessinée, le front large, les lourds cheveux couleur de paille mûre. Auberte lui souriait.

Il poursuivit à voix basse :

— Je vous aime. Et je veux vivre pour vous. Et je veux que vous viviez pour moi. Nous allons envoyer votre mère et l'enfant à Prisches et je vous emmènerai avec le Casino qui se replie dans les Ardennes. A Prisches il n'y aura pas de danger...

Auberte s'était levée. Elle avait pâli. Elle posa la main sur le dos de sa chaise.

De l'autre côté de la place, les cloches de l'église sonnèrent tristement. Ils demeurèrent parfaitement immobiles et prêtèrent l'oreille. Des pas, les pas d'une foule pauvre et accablée, et des chants de misère et de prière. Encore un enterrement ; on en faisait deux par jour, et quatre ou cinq cercueils partaient à la fois.

La voix d'un enfant de chœur glapissait au-dessus des autres. Auberte frissonna. Elle se retourna v Helmüt et les larmes jaillirent de ses yeux.

Si le bureau ne les avait pas séparés elle serait al à lui et aurait caché sa tête dans l'épaule de homme ; elle aurait pu oublier son uniforme et ce décoration, et cette badine, et cette odeur allemar qui n'avait jamais cessé de lui soulever le cœur.

Le bruit des pas et des voix s'était éloigné et apais elle releva la tête et trouva enfin le courage de par

Elle ne revit Helmüt que le soir, au moment quitter la maison, dans le couloir, où il l'attendait.

— Quand les ferez-vous prendre ? demanda-t-e d'une voix blanche.

— Demain à 7 heures, avant le jour, et dans u carriole de paysan.

★

Trois jours plus tard l'ordre d'évacuation fut affic à la porte de la mairie, sur celle de l'église et à l'ent de toutes les rues.

On n'avait pas remplacé Jeannette, et cet apr midi arriva où Auberte se trouva seule dans sa v avec les Allemands. Elle fut incapable de travaill Comme une statue, elle se tenait assise devant s bureau, les yeux secs, les poings serrés, pas une gou de sang dans les joues ou sous les tempes.

Elle entendait le pas lourd et traînant de Berndt, le cuisinier qui, au sous-sol, poussait son feu. Et c'ét tout; les médecins besognaient dans les lazarets qu allait sans doute évacuer à l'entrée de la nuit ; avaient fait dire qu'on leur portât un dîner froid, Berndt racontait qu'ils buvaient du schnaps com d'autres de l'eau. Helmüt était parti à cheval et sa doute galopait-il sur la route de Buironfosse et de Capelle, en remontant ou en redescendant la file lam table des évacués.

Tous les villages de la vallée et des deux rives canal avaient été vidés, eux aussi ; l'Oise était seule vivre, là-bas, à Noyales, avec quelques pauvres bê à l'abandon. Un jour gris et alourdi de fin d'autom entrait par la fenêtre.

On n'entendait pas le canon. Que faisaient Français ? Non, on n'entendait plus le canon. aujourd'hui il n'y aurait ni cloches, ni murmures, prières d'enterrement.

Avant que le jour s'éteignît tout à fait, Aube réussit à faire quelques pas. Une grande lumière s son bureau la soulagerait, lui semblait-il, du terrible long ennui qui pesait sur elle ; mais depuis un m on n'avait plus d'électricité : les gens du lazaret c blessés avaient déménagé le moteur ; depuis quin jours le pétrole et le carbure n'arrivaient plus et grosses veilleuses à graisse ne donnaient que des lue tremblantes, rouges et funèbres.

Elle passa dans le couloir et marcha vers la por Elle ouvrit cette porte. La place d'Armes s'étendait, vi tous ses volets tirés ; la peinture jaune, blanchâtre rouge des façades de briques semblait plus fragile plus stupidement irréelle qu'un décor.

Rêvait-elle ? Elle entendit, à l'abri de ses brouillar soupirer la rivière d'Oise que les pluies du soir g flaient déjà. Sur les hauteurs de la Désolation, le v poussait sa plainte, et dans la petite maison qu'e avait quittée ce matin — elle n'y rentrerait jamais, e le savait — il n'y avait personne pour tasser la ser lière sous la porte....

Ces pensées, ces images n'avaient pas de se Auberte ne reverrait jamais Ludovic. Elle fit un en arrière. Reverrait-elle jamais maman, et l'enfa l'enfant que les autres avaient voulu lui tuer ?. U panique la prit ; elle referma la porte avec violence se précipita dans le couloir, s'arrêta brusquement av d'atteindre son bureau, se laissa tomber sur le cana

la tête dans les mains, le corps secoué de sanglots, les yeux brûlants de larmes.

Berndt montra sa vieille tête grise, secoua les épaules, puis, sagement, redescendit à la cuisine.

Le jour tomba tout à fait. Auberte pleurait toujours.

Très tard dans la nuit elle fut réveillée par une caresse. Helmüt avait approché une chaise et s'était assis. Il avait apporté une veilleuse qui rougeoyait sur le carreau et éclairait d'en dessous son visage aigu et luisant ; cette lumière sanglante lui donnait une sorte de majesté farouche. Auberte voyait pendre sa manche vide, et il se tenait penché sur elle si profondément que son crochet de fer effleurait le sol.

— Il ne faut pas rester ici, dit-il d'un voix douce. Berndt vous a préparé un lit dans votre bureau.

Et comme les larmes remontaient dans les yeux de la jeune femme, il dit encore :

— Je suis là. Mais il faut m'obéir.

Elle eut une sorte de sourire triste.

— Aidez-moi, dit-elle.

Il lui tendit la main ; elle s'en saisit avec une violence quasi désespérée, se mit debout, l'entoura de ses bras, le serra contre elle avec frénésie.

★

— Parlez toujours allemand, lui dit-il.

Elle rougit. Il haussa les épaules. Le cheval de selle, attelé à une légère carriole, les emportait au grand trot. Derrière, au milieu des bagages, Berndt dormait malgré les secousses.

On allait sur le côté droit, une roue dans l'herbe, car des troupes n'arrêtaient pas de monter vers Guise. De jeunes troupes encadrées le plus souvent par de vieux officiers à moustaches rousses et grisonnantes (ils se faisaient la tête de Hindenburg comme, quatre ans plus tôt, ils avaient porté les crocs noirs, cirés et relevés pour imiter leur empereur).

Tous allaient à pied ; même les capitaines ; même ceux qui commandaient des bataillons ; seuls, colonels et généraux s'étaient hissés sur de vieilles bêtes de labour.

Des chemins et des layons de la forêt de Leschelles, on vit sortir de l'artillerie ; elle avait encore belle allure, et cavaliers, canons et prolonges menaient un train d'enfer.

Un vent froid accourait de l'est, mais ne dissipait pas les brumes ; les grands arbres dépouillés paraissaient engourdis ; le jour restait avare.

— Nous allons nous installer au château, dit Helmüt. Les cuisiniers et les vivres suivront ; ils seront ici avant la fin du jour. Plus question de comptabilité. (Il rougit.) Voilà, il vous faudra servir à table.

— Comme Jeannette ? dit-elle en retroussant la lèvre.

Il ne répondit rien et elle serra les dents et les poings.

C'était bien un Boche. Cauteleux comme ils sont tous. Bien sûr qu'elle parlerait allemand pour éviter d'éveiller l'attention et le scandale. Mais jamais elle ne s'abaisserait à faire la fille de salle. De Leschelles à Prisches, il n'y a guère que 16 ou 17 kilomètres ; cette nuit même, elle fuirait.

— Nous arrivons, dit-il.

Ils venaient de quitter la route pour prendre un chemin qui descendait vers la place du village ; une place ronde où s'étaient rassemblées trois tentes immenses qui portaient sur leurs toits de larges croix rouges.

— Le lazaret des malades, dit-il; et dans la grande ferme de briques du château, c'est le lazaret des blessés. (Il ricana.) Pour l'instant, il est vide, mais on attend beaucoup de monde ! La moitié de ceux que nous avons croisés tout à l'heure passeront ici ou dans des boutiques semblables.

Oui, elle haïssait ces traits aigus, ce front altier et ces yeux verts qui, pour un rien, prenaient un éclat cruel.

Elle partirait ce soir même. Elle connaissait le chemin ; elle n'aurait qu'à se tenir sous bois et dans les vergers, à quelque distance des routes.

Tout le reste du jour elle travailla comme une servante, le dos courbé, les yeux sur l'ouvrage, retapant les lits, dressant la table, balayant le carreau ; les ordonnances et les cuisiniers qu'elle insultait rageusement firent diligence et, à 8 heures du soir, le Casino attendait ces messieurs comme s'il eût été installé là depuis des années.

Elle servit à table, rapide et dédaigneuse. Il guetta son regard plusieurs fois, mais toujours en vain. Elle le haïssait, et sa résolution était bien prise ; elle éprouvait même une sorte de joie à sentir cachée au fond d'elle-même la force de cette résolution et le poids de son secret.

Elle desservit promptement, donna des ordres aux deux infirmiers, à Berndt, au sergent qui détenait les clefs de la cave, et monta tout de suite se coucher. Elle s'était arrangée, en distribuant le logement, pour s'attribuer, au-dessus de la porte cochère, une petite mansarde de journalier ; sale — n'était-ce pas à la pièce la plus sale qu'elle avait droit ? — et tendue de toiles d'araignées. Le sommier crevé perdait sa paille ; Berndt l'avait soigneusement bourré de foin, et elle l'avait laissé faire pour mieux les tromper ; sur un madrier posé entre deux chaises, elle avait même disposé, comme sur le dessus d'une commode, tout ce qu'elle avait sorti de sa valise.

Elle attendrait une demi-heure, une heure au plus. Elle avait dit à Berndt de leur porter du schnaps et d'ouvrir pour eux une grosse bonbonne d'eau-de-vie de cidre trouvée dans la cave du fermier. Quand ils en seraient aux gros rires épais, elle n'aurait qu'à descendre et à franchir la porte pour être libre.

Mais elle était à peine dans sa mansarde qu'un bruit de bottes résonna dans l'escalier. Ils étaient deux. Elle serra les dents et une sueur se forma sur sa nuque et dans le creux de ses reins. Ils s'arrêtèrent sur son palier. Une clef tâtonna dans la serrure. — Une clef ? Quand elle avait choisi cette mansarde il y avait une clef sur la porte, et quand elle était entrée, ce soir, elle n'avait eu qu'à pousser cette porte.... — La clef tourna. Un des deux hommes commença de redescendre l'escalier : une marche, deux marches, trois marches, s'arrêta, dit d'une voix de commandement :

— Répète ta consigne !

— Garder cette porte, répondit la sentinelle. Et que personne n'entre, que personne ne sorte.

★

Elle s'assit sur le lit, les poings sur la bouche, les coudes aux genoux, les yeux ouverts dans l'obscurité. Son cœur était gonflé de pensées furieuses. Elle l'aimait, mais elle avait honte de l'aimer et elle le redoutait. Elle l'aimait ? Non, elle le haïssait, mais il était un homme, le seul homme qu'elle eût approché, et trouvé beau, et touchant quelquefois, depuis cinq ans. Le seul homme qui l'eût secourue et réconfortée, le seul aussi pour qui elle avait rêvé vaguement d'employer sa force généreuse et de dévouer sa jeunesse.

Mais il était d'une autre race ; de la race ennemie ; de la race de ceux qui brûlent et qui tuent ; de la race de ceux qui sentent le cuir humide et le tabac fade ; de cette race qui n'est douce que pour redevenir cruelle ; de cette race qui ne comprend rien à demi mot, de cette race bête et méchante ! Son crochet de fer, il méritait son crochet de fer, cette patte d'insecte ou de rapace !

Sur le palier, de temps en temps, la sentinelle passait d'un pied sur l'autre et se raclait la gorge.

Elle eut envie de se précipiter contre la porte et de la battre à coups redoublés. Et puis après ?

Elle ne pouvait rien contre cet être cauteleux, contre ce perceur de plafond. Avait-il assez bien manœuvré pour la séparer de sa mère et de son fils et conserver jusqu'à la fin de sa sale guerre une servante !

Elle réussit enfin à pleurer.

Vers 3 ou 4 heures du matin un coup fut frappé aux vitres ; puis un autre coup ; puis cent autres. Elle se leva.... Le canon. Le canon tout près. Le canon sur le pays qu'elle venait de quitter, sur Guise, sur Noyales. Et sur Proix, aussi, et Macquigny, et Origny.

Elle s'approcha de la fenêtre. Le ciel noir s'éclairait de splendides étoiles froides, et de grands déchirements rougeâtres le partageaient. La bataille, tout le long du canal ; oui ; Auberte connaissait bien le pays ; ça s'étendait aussi de l'autre côté de Guise, vers le Nord, vers Hannapes, Vénérolles, Etreux, Boué même, au delà de la forêt du Nouvion.

La violence des coups crût d'instant en instant. La vitre n'arrêtait plus de trembler. La sentinelle, inquiète comme une bête, se remit à marcher. Il y eut des allées et venues sous les tentes des malades qui s'éclairèrent : les grippeux, réveillés, hurlèrent dans leur délire. Les chiens abandonnés du village vide poussèrent de longu plaintes. Une sarabande de rats ou de souris s'ébran dans le grenier.

Tout le ciel, maintenant, était rouge. Auberte n'ava pas peur. Mais impossible de rester assise ou allongé Elle marcha, elle aussi, comme la sentinelle, les coud sur les flancs, le pied rageur, la chair remuée ; el prenait part, semblait-il, aux noces furieuses et sa glantes qui se célébraient sur son pays natal.

Le matin, à 7 heures, Helmüt vint la délivrer elle fit semblant de ne pas voir la sentinelle et descend l'escalier devant le manchot (il n'avait pas osé lui di bonjour). Dans la cour, des ambulances, déjà, décha geaient une cargaison malpropre, verte, rouge e boueuse, gémissante ou effondrée.

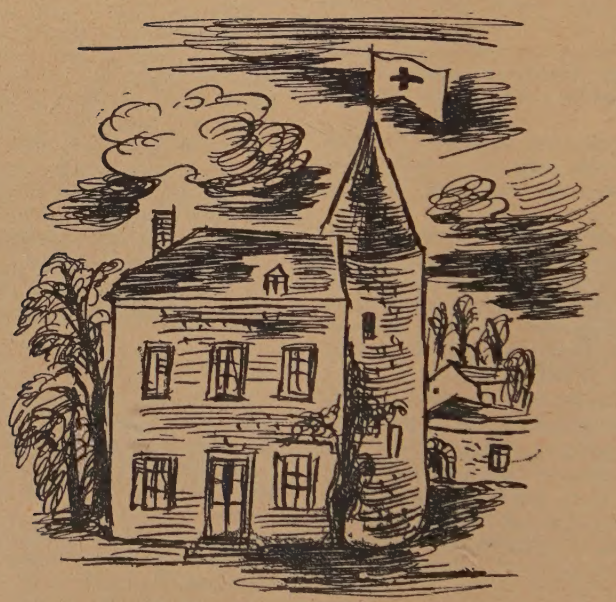
Auberte eut un haut-le-corps. Helmüt était derriè elle, la dominant de toute la tête.

— Vous serez infirmière, dit-il, on vous accepte..

Il aspira une grande goulée d'air :

— C'est besogne noble, et je l'ai voulue pour vou

(A suivre.)



LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

L'ACCUEIL fait à *Va-t'en avec les tiens*, de Doéllé (Grasset, édit.) a été immédiatement un ne peut plus chaleureux. Ce titre jeté à la face du lecteur comme un cri plein de hargne la consonance du nom de l'auteur et, en même temps, une langue sûre d'elle et de ses effets... tous ces éléments ajoutaient pour exciter la curiosité. D'autant que ce livre d'un auteur jusqu'alors inconnu débutait par une page magistrale qui, tout en résumant par avance l'ouvrage, ouvrait la porte à une intrigue, à des personnages. D'ailleurs, la voici :

Je m'appelle Doéllé. Mon grand-père, tout au long de la côte d'Afrique, du cap Vert au golfe du Bénin, faisait trafic d'esclaves. Fils d'un gentilhomme portugais assoiffé d'aventures et d'une humble fille ewée, il transmit à ma famille le nom de d'Alméïga. C'est de lui, assurément, que j'ai hérité mon nez aristocratique. De cette goutte de sang blanc, ma peau plus dorée que noire. Cependant ma mère, une mina d'Accra, naquit avec les orteils épais d'une race qui, depuis des siècles, n'a jamais porté de sandales. Ces orteils, regardez, je les ai, moi aussi. Et ce n'est pas pour le plaisir que je me coiffe suivant la mode abongo, mon crâne divisé en petits rectangles réguliers, l'extrémité des mèches aplatie, graissée, serrée dans du fil noir. Je préfère les coiffures européennes. Mais, hélas ! mes cheveux sont trop crépus pour s'y prêter.

On dit que je suis belle... Des blanches, parfois, ont voulu me donner des robes. J'ai refusé. Je ne veux pas me vêtir, comme les autres évoluées, de tissus courts et serrés, et je continue à draper autour de mon corps les beaux pagnes de Gold Coast qui laissent les épaules nues et cachent les chevilles.

Je suis infirmière à la Maternité. Grâce à mon éducation catholique reçue chez les Sœurs, grâce aux études que j'ai faites à Dakar, les blancs de Manoho ne me tutoient pas. Quelquefois même, ils me disent : « Mademoiselle ».

Ils feignent d'oublier que ma mère va porter régulièrement des offrandes au Temple des Pythons et que ma sœur Océa vient de trouver au Couvent des Féticheuses une mort infamante. Ils me sourient, les blancs ! Pourtant, ils savent bien que je suis devenue une sans-famille, une sans-patrie, depuis que les promesses de leur civilisation m'ont jetée hors de ma voie. Qu'entraînée vers l'avenir, je m'agrippe encore aux mailles d'un vieil idéal dépassé. Mais que leur importe ? Ils me tirent de plus en plus vite, de plus en plus fort sur leur chemin, bousculant ce qui fut ma quiétude ancestrale, recouvrant ma pensée de leur pensée à eux. Ils me parlent poliment, les blancs. Mais dès qu'ils n'ont plus besoin de moi, ils disent :

— Doéllé, vous pouvez vous en aller ! Merci.

Et leur geste d'au revoir veut dire :

— Doéllé, retourne donc à ta place, avec les noirs ! Ta peau est douce, évidemment, mais tes lèvres sont épaisses et tes reins trop cambrés. Tu n'es pas des nôtres. Va-t'en avec les tiens !...

On conviendra avec moi qu'on pouvait aisément se laisser prendre à de tels sortilèges qui conjuguent une littérature d'excellente qualité à une mystification bien menée. En fait, un lecteur attentif comprenait assez vite que Doéllé elle-même n'était qu'un personnage inventé par l'auteur, celui-ci ayant voulu s'effacer derrière sa création au point de disparaître. Mais Daniel de Foe a beau écrire : « Je suis né en 1632 à York... » chacun a compris très vite — même si l'histoire littéraire ne l'a pas averti — que le nom de Robinson Crusoé dont l'auteur se pare ne le désigne pas vraiment. Le procédé est vieux comme le monde et on ne peut en vouloir à aucun écrivain de l'utiliser. L'essentiel, en effet, n'est-il pas que le procédé se fasse oublier, qu'on en soit dupe et, pour tout dire, que le lecteur « marche ».

Or, justement, le lecteur de ce roman ne peut, je crois, s'empêcher de « marcher ». Il a beau deviner très vite qu'un écrivain blanc — sans doute une femme — parle derrière le masque noir et séduisant d'une « évoluée » africaine, il écoute sa voix et l'histoire qu'elle conte avec la même attention que les aventures de Robinson, inventées par un polémiste londonien de cinquante-huit ans qui n'avait jamais quitté l'Angleterre.

C'est une sorte de miracle littéraire qu'on doit donc porter au crédit de Mme Christine Garnier — puisque tel est, paraît-il, le nom de l'écrivain — encore que l'on ne voie pas très bien les raisons ayant poussé l'éditeur à la tenir dans l'ombre.

Donc, dans un petit poste de brousse occupé par une demi-douzaine de blancs à peine, Doéllé l'évoluée vit relativement heureuse entre le juge Flavien, son amant, et Capitaine Docteur, son patron, lorsque arrive inopinément Madame Docteur ; cette jeune femme frêle et blonde qui n'a aucune idée des maléfices d'une nature et d'un climat hostiles à l'Européen vient partager la vie rude de son mari. Mais passé le premier enchantement causé par le dépaysement, elle se trouve vite aux prises avec l'ennemi : l'ennui. Et pour Flavien, cette parisienne dorée que son mari n'a guère le temps de combler est une proie bien plus tentante que l'infirmière à la peau douce mais sombre...

Doéllé cependant veille. Tout évoluée qu'elle soit, elle n'a pas perdu le contact avec ceux de sa race pour qui la vie n'est qu'un tissu de rites magiques ; elle a fait des études à Dakar, mais elle reste au fond d'elle-même une sorcière prête à jeter des sorts, disposée à les faire agir, s'ils marquent quelque défaillance, par des pratiques plus terre-à-terre, quoique aussi obscures.

Ainsi la passion qui semble devoir rapprocher, dans une étreinte coupable, le juge et Madame Docteur les sépare-t-elle, au contraire, comme une barrière de feu, grâce aux artifices magiques de Doéllé ; ainsi la jeune blanche tombe-t-elle dans une étrange maladie de langueur à laquelle n'est sans doute pas étrangère la boisson qu'un boy lui prépare tous les matins...

Ce récit ne serait, somme toute, qu'une variation de plus sur un thème éternel, si Mme Christine Garnier ne l'avait entièrement renouvelé par l'art avec lequel elle nous fait pénétrer dans l'âme complexe de Doéllé, divisée, balancée entre les artifices de la civilisation blanche et les remous souterrains du paganisme ancestral. Elle l'a transfiguré également par la somptuosité du décor dans lequel se déroule cette pathétique histoire. Jamais on ne nous avait fait ainsi sentir, d'une façon quasi charnelle, l'atmosphère lourde et

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

moite des Tropiques, leurs nuits pleines d'incantations mystérieuses, leurs jours mangés par un soleil meurtrier et combien, malgré les efforts souvent généreux des maîtres blancs, l'indigène reste loin de nous, derrière la barrière infranchissable de sa civilisation venue du fond des âges et pratiquement incompréhensible à nos cerveaux.

Je suis sûr que *Va-t'en avec les tiens* fera une longue carrière et que la figure pathétique de Doéllé entrera dans cette galerie spirituelle où figurent les plus belles héroïnes de notre littérature.

Les manuels littéraires de l'avenir contiendront incontestablement un ou plusieurs chapitres étudiant l'un des phénomènes les plus curieux de notre époque : des écrivains, des romanciers, des poètes ou des essayistes ont consacré une part importante de leur œuvre aux problèmes politiques ou sociaux de leur temps. Le groupe le plus nombreux sera sans doute composé des sympathisants non seulement au marxisme, mais aussi au parti qui, depuis vingt ans, prétend l'incarner : les communistes. On analysera ainsi la démarche d'un certain nombre d'intellectuels de bonne foi qui, mus par des mouvements de conscience, ont cru à une certaine époque — et en particulier depuis la montée, dans l'histoire, du péril hitlérien qui menaçait toutes les valeurs humaines — devoir apporter à un parti politique le poids de leur renommée, l'appoint de l'audience plus ou moins grande qu'ils avaient auprès de leurs lecteurs.

On constatera alors qu'après des années de lutte en commun correspondant *grosso modo* à la dernière guerre, qu'après la période d'euphorie relative qui y succéda, l'année du demi-siècle devait montrer une singulière régression. Les uns après les autres ces écrivains constataient publiquement qu'on les avait trop longtemps abusés; qu'ils ne pouvaient pas davantage mettre leur plume au service d'une cause qu'ils avaient, en toute sincérité, cru longtemps la meilleure, mais qui, en fin de compte, se révélait être néfaste. L'argument qui, tous, les frappait était que cette cause apparaissait singulièrement semblable à celle contre laquelle ils avaient lutté naguère encore.

De ce mouvement historique de la conscience européenne et de sa philosophie générale est né un courant littéraire qui s'est traduit par de nombreux romans ou essais, d'une valeur intrinsèque plus ou moins grande comme il se doit. Des romans de Kœstler ou de Manès Sperber aux Mémoires romancés d'un Jean Valtin, la liste serait longue.

Je rappelle ces notions qui devraient être élémentaires uniquement pour souligner l'importance du livre : *La Voie Libre* (Flammarion, édit.), que quatre écrivains français — et non des moindres — Claude Aveline, Jean Cassou, Louis Martin-Chauffier et Vercors viennent de publier en commun.

Chacun de ces écrivains a été, à sa manière et plus ou moins longtemps, un fidèle « compagnon de route » des communistes, sans cependant abandonner pour autant son intégrité intellectuelle; Martin-Chauffier, par exemple, n'ayant jamais renoncé à sa foi catholique. Aujourd'hui, se retrouvant ensemble sinon adversaires déclarés et agissants des communistes, tout au moins dans une position de méfiance vigilante, ils s'interrogent sur les soubresauts de leur conscience ; ils nous donnent, en toute bonne foi, les raisons de leur geste.

Chacun de leur texte constitue un document capital qui vaut mieux que n'importe quel document élaboré dans une officine de propagande. Même celui de Vercors, qui, à force de vertu, en arrive à accepter encore, tout en l'avouant, les pires humiliations de ceux qui, la veille, se déclaraient ses amis. Les essais de Jean Cassou et de Martin-Chauffier, en particulier, se détachent par une qualité de pensée et une élévation qui les met hors de pair.

Le précieux petit livre que celui consacré par Paul Gilson à cet art dont les premiers balbutiements enchantèrent sa jeunesse et qui est devenu assez riche aujourd'hui pour continuer à nourrir de rêves son âge mûr. Mais on ne trouvera dans *Cinémagic* (Editions André Bonne) ni critique exhaustive ou historique d'un cinéma ni même examen général d'un art tellement voué aujourd'hui au commerce que ses fervents en viennent parfois à douter de ses destinées.

Non, pour Paul Gilson le cin est seulement une merveill machine à fabriquer des rêves la poésie. Aussi, partant des f de Georges Méliès, l'inventeur spectacle cinématographique, et l'inoubliable *Fantômas*, de L Feuillade, nous emmène-t-il pa main à travers ce monde tasmagorique créé par certa œuvres, parfois à cause de sujet, plus souvent à cause d certaine qualité mystérieuse l'image, de l'intrigue, des in prêtes. Somme toute, Paul Gi nous compose ainsi une anthol du cinéma à l'état pur, celui c les amateurs éclairés vont de en plus s'enchanter dans les c mathèques ou les clubs.

Et l'écrivain réussit sans effo nous faire partager son plaisir, s'il est ému par la poésie qui go parfois les salles obscures, il lui-même poète. Il le prouve publiant en même temps *Cinémagic* un recueil de poè aussi attachant et évocateur son livre d'exégèses cinémato phiques : *Poèmes* (Pierre Segh édit.).

C'est à juste titre que le Guillaume-Apollinaire a été réc ment attribué à ce recueil, e l'unanimité des membres du j La poésie de Paul Gilson s'ins en effet, dans cette lignée qu poète d'*Alcools* a si magnifi ment couronnée après Fran Villon et Gérard de Nerval. Il n pas question ici d'influences, n plutôt d'une famille spiritu dans laquelle Paul Gilson tro tout naturellement sa place pa son délicat et attendri de sa v où la mélancolie se mêle l'humour, où la finesse de la ch son ne voile pas les richesses cœur. Ce début de poème n'en il pas un bon exemple :

Le bateau mouche en quar
taine — puni pour avoir trop ju
— de Charenton jusqu'à Suresnes
dans la voilette de marraine —
la barbe du capitaine — est
en vente à réclamer.

Qu'il en avait chargé des pei
— en promenades aller retour
des sourires pour les étrennes
des serments à fin de semaine
quand pour 10 sous une sir
— reprenait l'air du Point du Jo

Entre les berges de la Seine
une voyageuse au long cours
cours du dimanche et co
d'amour — mêlait en jouant
mitaines — et les jamais *et*
toujours — *au fond d'un marc*
de velours...

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Ouda

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1951. — Imprimeur nº 148.